

JOURNAL DES DEMOISELLES.



ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Premier article.)

Quelques mots sur les écrivains français depuis l'époque mérovingienne jusqu'aux croisades.

Qu'était-ce que la Gaule, sous le rapport intellectuel, avant la domination romaine? On le sait à peine, et quelques mots épars, glanés dans les écrits des vainqueurs, nous révèlent seuls le caractère de nos libres ancêtres. *Les Gaulois aiment à se battre et à parler finement*, disait Caton l'ancien; les Gaulois, dit à son tour le géographe Strabon, *se laissent facilement persuader de l'utilité des études et y appliquent leur esprit*. Ce dernier mot se trouve plein de vérité, car nul peuple n'adopta plus complètement les mœurs, la civilisation et la littérature romaines; pendant trois siècles, l'histoire littéraire de la Gaule est celle de Rome même, et les écoles de Bordeaux, Clermont, Vienne, Lyon, Autun, Arles, Marseille rivalisaient avec celles de Rome, de Carthage, d'Alexandrie et d'Athènes. La Gaule s'était identifiée au grand tout romain, et quand les Francs y eurent apporté la barbarie avec la conquête, longtemps encore la langue des premiers vainqueurs fut l'unique langue littéraire; c'est dans la langue de César que fut écrite l'histoire des fils de Mérovée. Les nouveaux conquérants perdirent jusqu'au souvenir de leur littérature nationale, de leurs bardits, leurs hymnes de guerre et de mort; Charlemagne, jaloux de l'honneur et des exploits de ses ancêtres, fit recueillir, dans ses voyages en Saxe et sur les bords du Rhin, ces derniers échos des harpes septentrionales, qui, malheureusement, ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

L'Eglise, dépositaire des lettres antiques, était alors l'annaliste et le chantre de la société nouvelle. C'est Grégoire de Tours qui nous raconte la vie des premiers rois mérovingiens; le pieux évêque est l'Hérodote de cette barbarie. Crédule, diffus, mais représentant au naturel les mœurs de son siècle; quelquefois imposant et profond, lorsqu'il jette sur les crimes des rois le regard sévère et prophétique du pontife, Grégoire de Tours offre une lecture attachante pour tous,

et indispensable pour ceux qui recherchent les origines de notre histoire. Voici comment le juge celui qui, de nos jours, a peint avec de si vives couleurs ces époques barbares.

« La période mérovingienne, dit M. A. Thierry, a rencontré un historien merveilleusement approprié » à sa nature, dans un contemporain, témoin intelligent et témoin attristé de cette confusion d'hommes » et de choses, de ces crimes et de ces catastrophes » au milieu desquelles se poursuit la chute irrésistible » de la vieille civilisation. Il faut descendre jusqu'au » siècle de Froissard pour trouver un narrateur qui » égale Grégoire de Tours dans l'art de mettre en » scène les personnages et de peindre par le dialogue. » Tout ce que la conquête de la Gaule avait mis en » regard ou en opposition sur le même sol, les races, » les classes, les conditions diverses, figurent pêle- » mêle dans ses récits, quelquefois plaisants, souvent » tragiques, toujours gais et animés (1). »

L'Histoire ecclésiastique et profane des Gaules, par Grégoire de Tours, comprend un espace de 174 ans, à dater de l'établissement des Francs dans les Gaules.

A la même époque, d'autres évêques s'efforçaient, par leurs écrits, de maintenir les dernières traditions des lettres et de la politique romaine. Saint Paulin, évêque de Nole, répondait en vers latins au poète païen Ausone, son ami et son précepteur, et lui parlait un langage plein de grâce et de tendresse.

« Pourquoi, dit-il, ô mon père, rappelles-tu en ma » faveur les Muses que j'ai répudiées? Ce cœur, con- » sacré maintenant à Dieu, n'a plus de place pour » Apollon et pour les Muses; je fus d'accord avec toi, » jadis, pour appeler, non pas avec le même génie, » mais avec la même ardeur, un Apollon, sourd dans » sa grotte de Delphes, et pour nommer les Muses » des divinités, en demandant aux bois et aux mon-

(1) Préface aux *Récits des temps mérovingiens*.

» tagnes ce don de la parole qui n'est accordé que
» par Dieu. Maintenant, une autre force, un plus grand
» Dieu subjugué mon âme. » Plus loin, il écrit encore
à son ami :

« Rien ne l'arrachera de mon souvenir; pendant
» toute la durée de cet âge accordé aux mortels, tant
» que je serai retenu dans ce corps, quelle que soit la
» distance qui nous sépare, je te porterai dans le fond
» de mon cœur. Partout, présent pour moi, je te ver-
» rai par la pensée, je t'embrasserai par l'âme, et,
» lorsque délivré de cette prison du corps, je m'en-
» volerai de la terre, dans quelque astre du ciel que
» me place le Père commun, là je te porterai en
» esprit, et le dernier moment qui m'affranchira de
» la terre ne m'ôtera pas la tendresse que j'ai pour
» toi. Car cette âme qui, survivant à nos organes dé-
» truits, se soutient par sa céleste origine, il faut bien
» qu'elle conserve ses affections comme son existence.
» Elle ne peut oublier non plus que mourir. »

Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, écrivait
des hymnes, des épîtres, des éloges; saint Avite, évêque
de Vienne, a laissé des lettres et un poème sur le *Para-
dis perdu*, dans lequel, selon les juges compétents, se
trouvent de rares beautés; Fortunat, évêque de Poi-
tiers, poète élégant, chantait en vers latins, dans le
langage mythologique, les noces de Sighebert et de
Brunehilde; et lié d'une sainte amitié avec la pieuse
reine Radegonde, il interprétait éloquentement les re-
grets de la royale recluse pour le pays de ses an-
cêtres, pour sa chère Thuringe. Il s'adresse en son
nom à ses parents absents : « Ah! s'écrie-t-elle
» dans un langage empreint de la mélancolie germa-
» nique, lorsque le vent murmure, j'écoute s'il m'ap-
» porte quelque nouvelle, mais l'ombre d'aucun de
» mes proches ne se présente à moi; tout un monde
» me sépare de ceux que j'aime le mieux; en quels
» lieux sont-ils? Je le demande au vent qui siffle; je
» le demande aux nuages qui passent; je voudrais
» que quelque oiseau vint me donner de leurs nou-
» velles. Si je n'étais retenue par la clôture sacrée de
» ce monastère, ils me verraient arriver près d'eux au
» moment où ils m'attendraient le moins. Je m'em-
» barquerais par le gros temps; je voguerais avec joie
» dans la tempête. Les matelots trembleraient, et moi,
» je n'aurais aucune frayeur... »

C'étaient là les dernières lueurs de la civilisation
romaine. Au septième, au huitième siècle, parmi les
désordres et les guerres civiles qui signalèrent la fin
de la race mérovingienne, l'ignorance et la barbarie
prirent le dessus; les monastères furent le dernier asile
des lumières mourantes; les moines lettrés consac-
rèrent leur plume à écrire des *Annales* et des *Vies
de Saints*, qui servent encore à l'histoire nationale et
à l'histoire ecclésiastique; on remarquera surtout les
Gestes des rois de France, par Roricron; la *Chronique*,
de Frédégaire; la *Vie de Dagobert I^{er}*, par un religieux
de Saint-Denis; la *Vie de Saint Léger*, évêque d'Au-
tun; les *Mémoires sur la Vie de Sainte Radegonde*,
écrits par sa compagne Baudonivie; et les curieuses et
naïves légendes sur la vie des Saints, dans lesquelles
les Bollandistes (1) ont puisé largement.

(1) Du nom de Bolland, jésuite d'Anvers, qui entreprit au

Le génie de Charlemagne vint jeter un rayon dans
cette nuit. Cet homme prodigieux s'efforça de relever
la civilisation antique en la sanctifiant par le christia-
nisme. Il fit rouvrir les écoles; appela l'attention des re-
ligieux, seuls maîtres de cette époque, sur l'orthographe
et la calligraphie, et réunit autour de lui tous les
hommes éclairés de son temps. L'Anglais Alcuin,
homme savant, et d'un esprit aussi actif qu'étendu, fut
honoré de son amitié constante. Éginhard, son secré-
taire, a écrit la vie de son maître, et le grand empe-
reur, lui-même s'essayait dans la langue des vers. La
basilique de Saint-Pierre de Rome possède encore une
plaque de marbre où sont écrits des vers composés
par Charlemagne, sur la mort du pape Adrien, son
ami. En voici la traduction.

« J'ai écrit ces vers, moi, Charles, en pleurant, mon
» père; oui, mon père, mon doux amour, ces vers
» sont mon gémissement sur ta perte. — Toi, sou-
» viens-toi toujours de moi, comme mon âme te suit
» toujours; réside avec le Christ dans le bienheureux
» royaume des cieux. — Le clergé et le peuple t'ont
» chéri d'une grande affection : bon pasteur, tu n'é-
» tais pour nous tous qu'un seul amour. — Illustre
» ami, je mêle ensemble nos noms et nos titres :
» Adrien, Charles; moi roi, toi père. »

Le sceptre de Charlemagne, a dit un auteur anglais,
était l'arc d'Ulysse, qu'aucun autre bras ne pouvait
bander. Les institutions de ce prince n'amènèrent,
sous ses successeurs, aucun des résultats que l'on pou-
vait espérer. Les invasions des Normands, les guerres
civiles, la licence des seigneurs et leur orgueilleuse
ignorance, plongèrent le dixième siècle dans des té-
nébres épaisses. Quelques annalistes réfugiés au fond
des cloîtres continuèrent seuls à protester contre la
barbarie grandissante. Mais dès que la dynastie capé-
tienne s'affermir, dès que la tranquillité commença à
se rétablir, la force intellectuelle se fit jour; les cours
de France, de Bourgogne, de Normandie, et plus en-
core, les seigneurs suzerains des provinces méridio-
nales encouragèrent les lettres et le *gai-savoir*.
L'Église donna au monde l'érudit et pieux Gerbert,
qui contribua à introduire en France la numération
et l'astronomie des Arabes, et qui devint pape sous le
nom de Sylvestre II (mort en 1003); saint Anselme et
Lanfranc, tous deux sortis de l'abbaye du Bec en Nor-
mandie, allèrent occuper le siège de Cantorbéry, et se
firent remarquer par leur piété, leurs talents diplo-
matiques et leurs écrits philosophiques. Les *chroniques*,
les *histoires*, les *légendes*, témoignent que l'esprit hu-
main était rentré dans une sphère d'activité, à laquelle
les croisades allaient donner bientôt un nouvel aliment.
Les *Gestes de Dieu par les Francs* (1) devaient inspirer
les historiens, les romanciers et les poètes, et le con-
tact d'une civilisation étrangère allait ouvrir de nou-
velles routes à l'intelligence ardente et curieuse de
nos ancêtres.

E. R.

dix-septième siècle d'écrire la vie de tous les saints, selon
l'ordre du calendrier : ce travail, poussé par lui jusqu'au
mois de mars, fut continué jusqu'au 14 octobre par d'au-
tres pères qui prirent le nom de Bollandistes.

(1) Livre écrit à l'époque des croisades.

RAFFAELLO SANZIO.



I

Raphaël Sanzio !...

Lorsqu'on vient d'écrire ce nom, qui durera aussi longtemps que l'art lui-même, on sent le besoin de se recueillir, de méditer, en face de la plus grande figure d'une époque qui fut si riche en beaux génies.

Raphaël Sanzio, — c'est-à-dire la noblesse de la pensée, la grâce de l'exécution, la pureté des lignes, l'idéal de l'expression; Raphaël Sanzio, — c'est-à-dire la perfection, autant qu'il est donné à l'homme de l'atteindre!

Plus de trois siècles se sont écoulés depuis que le sublime auteur de tant de madones alla retrouver dans le ciel les types divins qu'il avait fait descendre en quelque sorte sur la terre; depuis trois siècles, tout ce que l'Italie, l'Espagne, la France et l'Allemagne ont produit de peintres justement célèbres, s'est en vain efforcé de lutter contre Raphaël; des chefs-d'œuvre ont été créés, mais son œuvre à lui n'a jamais été atteinte. Le temps même, en altérant ses tableaux, leur donna une valeur plus grande encore; et par le soin jaloux et le zèle de la gravure à en multiplier les reproductions, on a pu juger du prix assigné aux modèles (1).

Avant Raphaël, quatre peintres avaient figuré déjà, non sans honneur, dans la famille, ancienne à Urbain (2), des Santi ou Sanzio. Le quatrième se nommait Jean, et son plus grand titre aux yeux de la postérité doit être d'avoir donné au monde l'auteur de la *Transfiguration*.

Rendons aussi justice à la tendresse intelligente que Jean Sanzio mena pour son fils, aux soins vigilants qu'il prit de son éducation, à l'empressement avec lequel il seconda les naissances et instinctives aspirations du noble enfant vers l'art. De son élève il ne tarda pas à faire le compagnon de ses travaux. Il aimait à voir cette main délicate tracer d'abord sur le papier, puis sur la toile, des lignes d'une précision surprenante. Cependant il ne croyait pas encore son rôle de maître terminé, lorsque, après une courte absence de deux jours, et au moment où il venait de franchir le seuil de sa maison, il s'arrêta comme pétrifié après avoir jeté par hasard les yeux sur le mur de la cour.

« Qu'est-ce que je vois là?... » s'écria-t-il avec un mélange d'émotion et de bonhomie.

Sa femme répondit en souriant, tandis que Raphaël inclinait sa tête fine et couronnée de beaux cheveux tombants :

(1) « Nous avons vu de notre temps l'impératrice de Russie faire transporter, en copies fidèles, à Pétersbourg, non-seulement les grandes peintures des salles du Vatican, mais une exacte répétition des arabesques de la galerie des *Loges*, ainsi que des cinquante-deux tableaux qui la décorent, et construire un édifice exprès pour les recevoir. » *Quatrième de Quincy*.

(2) Petite ville des États romains.

« *Amico mio*, c'est une madone.

— Sans doute; mais qui a exécuté cette fresque?

— Notre fils, dans ses heures de délassement. »

Jean s'approcha de la peinture : il la considéra jusqu'à ce que ses yeux pleins de larmes, — mais quelles douces larmes! — ne lui permissent plus de rien distinguer.

Alors il pressa silencieusement le jeune homme contre son cœur.

Eloquente effusion où il y avait tout ce qu'un père peut témoigner d'amour à son fils et de reconnaissance envers Dieu.

Lorsqu'ils furent rentrés à l'atelier, Raphaël s'assit modestement à sa place habituelle, et se mit à dessiner. Après avoir jeté une esquisse rapide et d'une exactitude merveilleuse, il demanda un conseil à son père. Celui-ci répondit avec distraction; sa pensée était ailleurs. Il ne reparla plus de la madone; mais, le soir, au souper de famille, il annonça qu'une affaire importante l'obligeait à partir dès le lendemain pour Pérouse.

« A mon retour, dit-il, je trouverai peut-être une nouvelle fresque sur ma muraille, et j'espère qu'elle ne sera pas inférieure à la première? »

Qu'allait-il faire à Pérouse, l'excellent Jean Sanzio?

A peine arrivé, il se présenta chez un peintre alors justement célèbre, Pietro Vanucci, que nous connaissons sous le nom de Pérugin.

Se lier avec ce maître n'était pas chose facile. Pérugin, né au sein de la plus profonde misère, avait dû chercher d'abord des ressources à Florence, et c'était la faim qu'il y avait trouvée et soufferte. Pendant plusieurs mois, il n'avait eu d'autre lit qu'un coffre. Seul, un travail opiniâtre avait pu l'arracher à son état d'indigence. Jamais peut-être un homme n'avait soutenu avec plus de courage et de persévérance une lutte plus rude et plus longue. Aussi, parvenu enfin au but, n'encourageait-il pas légèrement les efforts de ceux qui osaient aborder la carrière de l'art.

Jean Sanzio n'hésita point cependant à franchir le seuil de Pérugin.

Le maître l'écoula très-attentivement : il devait bien cette marque de déférence à un confrère.

« Fort bien, dit-il après avoir entendu au long le panégyrique du jeune Raphaël. Je vous répondrai en vous exposant les trois choses par lesquelles on est nécessairement éperonné dans la difficile carrière où vous voulez jeter votre fils. La première est la critique, qui repousse impitoyablement la médiocrité, et n'accepte que le bon et le beau, sans aucun égard pour les personnes. La seconde est la nécessité d'être industrieux, si l'on veut vivre dans les grandes villes, ce qui signifie qu'il faut se tenir continuellement en haleine, être adroit et expéditif et avoir la science du gain. Enfin la troisième chose, non moins puissante et nécessaire que les autres, est une soif de gloire, inextinguible. Voilà ce qu'on m'a enseigné, et ce que je crois devoir vous enseigner à mon tour.

— Franchement, messer, répondit Jean avec un

sourire confiant, ces trois conditions n'ont rien qui m'effraye pour mon fils. La troisième sera peut-être celle qui le touchera le plus. Mon vœu unique, c'est que vous daigniez l'admettre parmi vos élèves.

— Pourquoi pas, s'il a du zèle et de la modestie ? Je veux être pour lui ce que fut pour moi Andrea Verrocchio. Que votre Raphaël ait de l'application, et un jour il ira à Florence.

— Oh ! ce serait peu pour mon ambition paternelle ! s'écria Jean Sanzio ; c'est à Rome que je veux le voir briller !

— En attendant, amenez-le-moi, et nous tâcherons d'en faire un digne émule des Bellin, des Francia, des Ghirlandajo. »

Lorsque le peintre d'Urbain fut de retour à sa demeure, il se hâta d'instruire son fils de ce qu'il avait fait pour lui, et ce fut avec attendrissement qu'il lui dit :

• Mon Raphaël, Dieu sait si ta mère et moi nous avons ménagé les soins à ton enfance ; Dieu sait si nous n'avons pas mis toute notre sollicitude à orner ton cœur en développant ton intelligence. Mais la partie de la tâche qui nous était confiée est achevée, et nous serions répréhensibles si nous te gardions auprès de nous pour notre satisfaction personnelle.

— Que dites-vous, mon bon père ?... murmura le jeune homme.

— Je dis que tu es attendu par le plus habile maître de ce temps, par l'illustre Pérugin.

— Est-il possible !

— Cette exclamation me prouve, mon fils, que je ne m'étais pas trompé en allant travailler pour ton avenir, et qu'il te fallait désormais une autre direction que la mienne. Je ne te parle pas de nous : le sacrifice que nous accomplissons, en nous séparant de notre enfant unique, est immense... Les pleurs de ta mère le disent assez... Il t'appartient de le payer au centuple. Travaille courageusement, et, en profitant des leçons habiles du peintre de Pérouse, songe à notre bonheur, songe surtout à honorer ta patrie. »

Il fallut peu de temps à Raphaël pour gagner l'amitié et la confiance de Pérugin, qui était charmé des dispositions, de l'extérieur et de la douceur de son élève. Celui-ci ne s'appliquait qu'à imiter scrupuleusement les tableaux de son maître, si bien qu'on eût eu de la peine à distinguer les copies de l'un des originaux de l'autre. Il y eut plus : l'influence de la précocité prodigieuse de Raphaël se fit sentir dans la manière de Pérugin, qui, avec sa pureté habituelle de trait, acquit un goût et une grâce qu'on ne trouverait pas à un égal degré dans ses ouvrages antérieurs. Rare exemple de modestie chez un homme dont le talent était fait et la réputation acquise.

Ajoutons à ce fait si honorable à la fois pour le maître et l'élève, que vers cette époque, Pinturicchio, sortant de la même école, avait de suite apprécié le jeune homme qui allait lui succéder. « Si la fortune m'est favorable, lui avait-il dit, si des travaux importants me sont confiés, nul autre que vous ne les partagera avec moi. »

Heureuse et enviable destinée que celle de ce grand Raphaël d'Urbain ! il ne devait guère rencontrer sur sa route que des amis et des admirateurs.

II

On a vu avec quelle docilité, quelle soumission et même quelle abnégation complète Raphaël avait con-

signait Pietro Pérugin. Une circonstance fortuite lui permit, sans déroger à ce qu'il appelait son devoir, d'épancher au dehors son activité, son besoin de produire. Pérugin quitta Pérouse pour quelque temps, et Raphaël, de son côté, fit aux environs des excursions de travail, notamment à Citta di Castello. Là il peignit, n'ayant encore que dix-sept ans, son *Saint Nicolas de Tolentino*. Et non-seulement sa signature atteste que cette œuvre déjà si remarquable est de lui, mais encore il trouva pour cette composition une manière tout à fait en dehors du style de l'époque. Les personnages, au lieu d'être raides et droits, étaient groupés avec un art infini. On voyait le bienheureux saint Nicolas couronné par la Vierge, et saint Augustin que portait un nuage ; une Gloire occupait le haut du tableau ; le Père éternel y paraissait au milieu d'un chœur d'anges (1). — D'autres tableaux du jeune et fécond artiste datent de ce temps ; mais on peut les passer sous silence, quand on a à mentionner le *Sposalizio* ou Mariage de la Vierge, exécuté pour l'autel de Saint-Joseph, dans la cathédrale de Pérouse, ravissante peinture dont les détails ont un fini précieux d'exécution, surtout le fond, représentant un temple circulaire environné de colonnes et qui sert de perspective à toute la scène.

Cependant, Pinturicchio n'avait pas oublié sa promesse.

« Venez, ami, écrivit-il à Raphaël, venez à Sienne. Son Eminence le cardinal Piccolomini m'a chargé des peintures à fresque de la bibliothèque bâtie par S. S. Pie II. A vous la moitié de l'œuvre et de la gloire. »

Raphaël se sentit plein d'ardeur devant cette offre séduisante. Toutefois, il voulut avoir l'agrément de son maître. Celui-ci n'hésita point à lui accorder la permission de partir ; mais il lui rappela les trois conditions de succès dont il parlait toujours :

« Te voilà en bon chemin ; sois fidèle à notre école. Puis affronte la critique ; travaille d'une manière expéditive ; et enfin, ne sois jamais rassasié de gloire. »

Ce dernier conseil s'accordait si bien avec les sentiments de Raphaël, que le jeune artiste, après avoir tracé la plupart des esquisses et des cartons pour l'œuvre de Pinturicchio, à laquelle il imprima une direction hardie et toute nouvelle, n'attendit pas que la bibliothèque de Sienne fût complètement achevée, pour désirer d'aller se fixer à Florence, où Léonard de Vinci venait de mettre le comble à sa réputation, par le carton de son groupe de combattants à cheval, destiné à la décoration d'une salle du Palais-Vieux.

C'était en 1504. Raphaël n'avait que vingt et un ans, il ne se croyait encore qu'un élève, et il ne venait pour ainsi dire chercher à Florence qu'un cours d'études plus développé. Une lettre qu'on aime à transcrire, — car c'est le témoignage d'une noble protection, — fut donnée à Raphaël pour le gonfalonier Soderini, par la duchesse d'Urbain. La voici :

« Magnifique et très-haut seigneur,

» Cette lettre vous sera remise par Raphaël, peintre
» d'Urbain, jeune homme plein d'heureuses disposi-
» tions, lequel désire passer quelque temps à Florence
» pour y étudier. Son père, homme de mérite, m'est
» très-affectionné, et le fils est un sujet aussi intéres-
» sant qu'aimable de sa personne. Aussi lui suis-je
» fort attachée, et désiré-je qu'il se perfectionne dans

(1) Ce tableau, acheté par Pie VI, se conserve au Vatican

» son art. C'est pourquoi je vous le recommande aussi vivement qu'il est possible. Je vous prie de vouloir bien, en ma faveur, lui rendre tous les services qui dépendront de vous. Soyez persuadé que tout ce que vous pourrez faire d'agréable et d'utile pour lui, je le tiendrai comme fait à moi-même, etc.

» A Urbin, le 1^{er} octobre 1504.

» JOANNA FELTRIA DI ROVERRA. »

Recommandé avec tant de chaleur par une puissante protectrice, précédé par la réputation de ses premiers ouvrages, Raphaël devait trouver des patrons et des amis dans Florence : ni les uns ni les autres ne lui manquèrent ; et parmi les jeunes peintres du temps, qui recherchèrent sa compagnie, il faut citer Ridolfo Ghirlandajo et Aristotile di San Gallo. Un fait qui n'est pas moins à la louange de Raphaël qu'à celle de Tadeo Tadei, l'un des principaux seigneurs de Florence, c'est que celui-ci offrit son amitié à l'artiste, et voulut en outre qu'il logeât dans son palais. Une lettre de Raphaël à son oncle, conservée au musée de Velletri, témoigne de sa vive reconnaissance pour son bienfaiteur. Il fit pour Tadeo Tadei et pour le noble patricien Lorenzo Nasi, qui le patronait également, deux petits tableaux représentant la Vierge et l'Enfant Jésus (1).

Soudain Raphaël est rappelé à Urbin par une douloureuse nouvelle : son excellent père, sa tendre mère étaient dangereusement malades ; il arriva trop tard ! Après leur avoir rendu les derniers devoirs, il quitta Urbin pour la dernière fois, et pendant trois ans partagea son temps entre Pérouse et Florence. Florence surtout avait pour lui l'attrait d'une seconde patrie. Il y retrouvait des amis, des émules : avide de progrès, acceptant avec modestie les conseils utiles de l'expérience, il allait adopter une nouvelle manière, plus large que celle du Pérugin, en apprenant de Fra Bartolommeo di San Marco à donner plus de vigueur à ses teintes ; tandis que Fra Bartolommeo apprenait de lui à pratiquer la perspective qu'il avait jusqu'alors trop négligée. En même temps il vit, à Florence, ce fameux carton de la guerre de Pise, par Michel-Ange, qui faisait le sujet de l'admiration générale. Nul doute que Raphaël n'ait, avec son merveilleux esprit d'appropriation, tiré parti de ces études d'anatomie.

Raphaël avait vingt-quatre ans lorsqu'il exécuta à Florence, pour la chapelle Baglioni, une *Déposition du Christ au tombeau*. Que dire de ce chef-d'œuvre, placé aujourd'hui dans la galerie Borghèse, à Rome, sinon qu'il aurait montré le plus haut degré que puisse atteindre l'expression de la douleur, si Raphaël lui-même n'avait fait le *Spasimo* ou Portement de croix (2) ?

Mais les ouvrages qu'on lui commandait de toutes parts ne suffisaient pas à la généreuse ambition de Raphaël. Pressé par les offres les plus séduisantes, n'y

pouvant même répondre qu'à moitié, il aspirait à trouver l'occasion d'entrer en lutte, d'une manière digne de lui, avec Michel-Ange et Léonard de Vinci. Il sollicitait du gonfalonier de Florence l'honneur de peindre une salle dans le Palazzo Vecchio, et il n'était pas sûr d'obtenir cette faveur, qu'on refusait peut-être à sa jeunesse, lorsqu'une circonstance aussi belle qu'imprévue lui ouvrit un large horizon, en le conduisant sur le plus vaste théâtre où le génie puisse s'exercer.

Jules II l'appela à Rome !

III

Rome, c'était pour Raphaël le Vatican. Les artistes les plus renommés, à commencer par Pérugin, y avaient entrepris un ensemble de peintures, dont la direction fut confiée au jeune maître d'Urbin. Dans ce palais unique et sous les ordres de Raphaël se trouvaient des hommes tels que Pietro della Francesca, Luca Signorelli da Cortona, D. Bartolommeo della Gotta, Bramantino da Milano, Antonio Razzi da Vercelli.

Il fallut refaire beaucoup de choses, il fallut condamner sévèrement des parties mal conçues ; mais Raphaël était trop reconnaissant pour ne pas respecter les travaux que son maître avait exécutés dans la salle dite de Charlemagne.

Lui-même, avec l'ardeur de ses vingt-cinq ans, il se mit immédiatement à l'œuvre, pour justifier la faveur du grand pape qui l'avait accueilli avec les démonstrations les plus bienveillantes : ce fut donc sans délai qu'il se mit à peindre la salle de la *Segnatura*. Pour faire apprécier les quatre chefs-d'œuvre dont il l'enrichit, il suffit de les nommer ; ce sont : la *Dispute du Saint-Sacrement*, l'*École d'Athènes*, le *Parnasse* et la *Jurisprudence*. Chacune de ces compositions est surmontée d'une figure de femme placée dans un cadre circulaire de la voûte et qui explique le tableau : la *Théologie*, la *Philosophie*, la *Poésie* et la *Justice*, avec leurs attributs, sont des espèces de sommaires. Et, afin de désigner plus clairement encore ses sujets, Raphaël y a joint des compartiments peints sur fond doré. A la *Jurisprudence* répond le *Jugement de Salomon* ; à l'*École d'Athènes*, une figure de femme courbée sur une sphère et méditant ; à la *Dispute du Saint-Sacrement*, un *Adam et Eve* ; enfin au *Parnasse*, le *Châtiment de Marsyas* (1).

En voyant cette *École d'Athènes* où revivent Aristote et Platon, Socrate et Diogène, Chrysippe, Epicure et tant d'autres, les hommes les plus doctes s'écriaient : « Raphaël a deviné l'antiquité ! »

Jusqu'alors, en effet, les scènes des âges classiques n'étaient offertes que sous le travestissement des costumes de chaque pays : la couleur vraie était inconnue ; on habillait les soldats grecs et romains

(1) L'un de ces tableaux fut acheté 4,000 écus romains par l'archiduc Ferdinand d'Autriche ; l'autre 24,000 écus pour Londres.

(2) Ce chef-d'œuvre a subi d'extraordinaires vicissitudes. Le vaisseau qui devait le porter à Palerme fut battu par une violente tempête sur les côtes d'Italie. Tout périt, hommes et marchandises. Une sorte de miracle sauva le tableau : la caisse qui le renfermait, portée par les flots sur la côte de Gênes, y fut repêchée et portée à terre. Par bonheur, l'eau de la mer n'y avait point pénétré. On l'ouvrit, et l'on trouva la peinture intacte. Le bruit de cet événement

arriva à Palerme, d'où l'on s'empressa de réclamer le tableau naufragé. Cette réclamation souffrit de grandes difficultés ; il ne fallut rien moins que l'intervention de Léon X pour faire rendre l'ouvrage au couvent de Palerme. Depuis, Philippe IV l'ayant fait enlever secrètement, l'envoya en Espagne, et le monastère du Spasimo fut indemnisé de la perte de son tableau par une rente de 1,000 écus. Transporté à Paris pendant de la guerre de 1810, il est enfin retourné en Espagne.

(1) Inventeur de la flûte, écorché vif par Apollon, avec lequel il avait osé rivaliser.

comme des chevaliers bardés de fer, les consuls comme des doges de Venise, les juifs comme de bons marchands d'Ancone. Elles ne s'étaient pas produites encore, ces découvertes dues à tant de fouilles intelligentes, à tant de labeurs patients, qui ont rendu à l'antiquité son vrai caractère et presque la vie. Oui, Raphaël devinait ce qui avait existé, et sans guide il remontait le cours des âges.

Et qu'on ne croie pas que les travaux de Michel-Ange à la chapelle Sixtine aient guidé Raphaël dans une voie nouvelle. Le vieux maître était trop jaloux de son œuvre pour permettre à son rival de la contempler et de l'étudier. Ils se rencontraient souvent, ces deux nobles génies quand ils se rendaient, l'un à sa chapelle, l'autre à sa salle della Segnatura; mais Buonarrotti passait sombre et silencieux devant cet astre splendide, dont l'éclat augmentait de jour en jour. Il y avait du Dante chez le puissant Michel-Ange, et il était dans la destinée de ces natures violentes de peindre toutes deux l'enfer.

Raphaël, au contraire, planait dans une sphère serene, préoccupé uniquement de la recherche du beau, multipliant avec un zèle et une facilité incomparables les tableaux et les fresques, et trouvant dans sa perfection même le moyen de faire de rapides progrès. Il agrandissait son style, sans copier Michel-Ange, qu'il dépassait par l'expression. Il peignait successivement Isaïe, dans l'église de Saint-Augustin, et les Sybilles avec les Prophètes, à l'église de *Santa Maria della Pace*. Qui le croirait? à cette même époque, où par ces figures il s'élevait au style le plus sévère, il traçait, dans le palais Farnèse, sa charmante composition de *Galatée*. Sa réputation avait attiré autour de lui une foule d'élèves et de collaborateurs, dont la plupart eussent été des artistes de premier mérite, mais qui, subissant l'ascendant de la supériorité du maître, se trouvaient heureux de contribuer aux travaux si nombreux qui portent son nom, et que douze ans lui suffirent pour entreprendre et achever. Dans cette école célèbre, la jalousie, la rivalité étaient inconnues : la gloire de Raphaël était l'intérêt commun; chacun y voulait contribuer dans la mesure de ses forces et de son talent. Et ce qui achève de démontrer l'élévation d'esprit de Raphaël, c'est que parmi ses élèves il ne comptait que des amis. Sans leur utile concours il n'eût pu certainement mener à fin une œuvre aussi étendue que celle des loges du Vatican, qui comprend deux ordres de peintures bien distinctes, les peintures arabesques et les sujets de la Bible.

Le 11 février 1513, Jules II mourait, léguant Raphaël et le Vatican à son successeur.

Ce successeur fut Léon X, — un Médicis, un ami des arts!

Raphaël poursuivit ses travaux sous l'égide de la faveur du nouveau souverain. Il voulut rattacher à la première année du règne de Léon X, l'allusion la plus flatteuse et la plus délicate, au passé de son second protecteur. Celui-ci, défendant, comme cardinal légat, les intérêts du saint-siège, sous Jules II, avait été fait prisonnier après la bataille de Ravenne en 1512, et sa délivrance avait paru miraculeuse. Le grand artiste, inspiré par ce souvenir, peignit la *Délivrance de Saint Pierre*, tableau en trois parties, qui offre tant d'effets de lumière : celle de l'ange lumineux, celle de la lune et celle d'un flambeau.

Léon X comprit le sens de cet ouvrage, et comme il

en témoignait toute sa satisfaction à Raphaël : « Très-saint père, répondit le peintre, *Attila* prouvera bientôt l'impuissance de la force s'arrêtant devant la foi et la prière de saint Léon. »

Saint Léon, qu'il montra venant au-devant du roi barbare et accompagné des deux princes des Apôtres, Pierre et Paul, qui planent dans l'air, était figuré sous les traits de Léon X.

Après de tels travaux, il semblait que la gloire et le génie de Raphaël eussent atteint leur apogée. Mais non : la *Transfiguration* n'existait pas encore.

Parfois le pape engageait l'infatigable artiste à prendre du repos, en considération de la faiblesse de sa santé.

« Quand je veux me reposer, disait Raphaël, je peins des Saintes Familles. »

Il avait, en effet, une ferveur toute particulière pour la sainte Vierge. « Rien ne manifesta mieux de sa part les sentiments divers d'une piété tantôt naïve et affectueuse, tantôt pleine de grandeur et d'élévation dans le langage de son art, que cette variété d'aspects sous lesquels son pinceau s'est plu à retracer l'image de la Vierge, ici comme la modeste habitante de Bethléem, là comme la reine des anges. »

Comment les énumérer, ces *Madones*, soit peintes, soit dessinées par Raphaël, et pour lesquelles il a épuisé toutes les expressions de la naïveté, de la pureté virginale, de la grâce, de la sainteté, en conservant toujours un même idéal? L'usage leur a assigné un nom particulier à chacune : la Vierge à la chaise (1), — la Vierge au linge, — la Jardinière, — la Vierge *della Tenda*, — la Vierge au berceau, — la Vierge au poisson, et surtout la Sainte Famille, que Raphaël exécuta pour le roi François 1^{er}.

L'année 1517 vit terminer la dernière des salles du Vatican. Mais là ne devaient pas se borner les travaux de Raphaël. Nous le retrouvons encore maître achevé dans le portrait; tour à tour venant poser devant lui les personnages les plus célèbres de son époque : Léon X, Laurent et Julien de Médicis, le cardinal Bembo, Jean della Casa, Balthazar Castiglione (2), Inghirami, Baldo, Altoviti, Jeanne d'Aragon.

De hautes fonctions allèrent encore chercher Raphaël, et prouvent qu'à ses mérites si variés il joignit la science de l'architecte. Il fut nommé ordonnateur de la fabrique de Saint-Pierre, et surintendant des édifices antiques. Citons ici, comme preuve de sa modestie et de la conscience qu'il apportait à ses travaux, les lignes suivantes d'une lettre de Raphaël à Balthazar Castiglione :

« Notre saint père m'a mis un grand fardeau sur

(1) La gravure de cet admirable tableau accompagne le numéro de ce mois.

(2) Le comte Balthazar Castiglione, justement enchanté de son portrait, le célébra dans des vers latins pleins de charme qu'il plaça dans la bouche de sa femme; en voici la traduction :

« Seule, ton image peinte de la main de Raphaël et me rappelant tes traits, soulage ma peine. J'en fais mes délices; je lui souris, je lui parle, il semble qu'elle me répond de la voix et du geste, et qu'elle m'adresse les paroles que tu m'adressais toi-même. Notre enfant la reconnaît et la salue par son bégayement. C'est ainsi que je réussis à tromper la longueur des jours. »

» les épaules en me chargeant de la construction de Saint-Pierre. J'espère ne pas y succomber. Ce qui me rassure, c'est que le modèle que j'ai fait plaît à Sa Sainteté, et a le suffrage de beaucoup d'habiles gens. Mais je porte mes vœux plus haut; je voudrais trouver les belles formes des édifices antiques. Mon vol sera-il celui d'Icare? »

Le projet de Raphaël fut supérieur, comme tout ce qu'il produisit, et l'on a lieu de regretter qu'il n'ait pas été mis à exécution, quelques beautés qu'offre Saint-Pierre. Mais Raphaël, architecte, a légué à l'admiration de la postérité le palais *degli Ugucioni*, et le palais *Pandolfini*, à Florence; la *Villa del Papa*, les écuries d'Augustin Chigi, à la Longara; le palais Coltroini, près *Sant Andrea della Valle*.

Nous pourrions ajouter que Raphaël fut sculpteur : on a de lui une élégante statue de Jonas, dans l'église de *Santa Maria del Popolo*; et enfin, qu'il fut poète : on a conservé de jolis sonnets écrits par lui.

Grande et noble existence, qui fut si pleine et si courte, puisqu'elle se termina à l'âge de trente-sept ans, au moment peut-être où Raphaël allait être promu au cardinalat, — honneur qu'il ambitionnait et qu'il pouvait accepter, sa fiancée, Marie Bibiena (1), étant descendue dans la tombe.

« La destinée de Raphaël est unique dans les fastes de la peinture. En quelques années il épuisa les faveurs de la fortune; sa mort prématurée fut un deuil pour l'art; et la postérité, équitable cette fois, s'empessa de diviniser son nom. S'il s'est montré digne de cet apothéose, ce n'est point qu'il ait réuni dans ses œuvres, comme on l'a dit souvent, les diverses qualités qui brillent d'un si vif éclat dans celles de Léonard, du Titien, de Michel-Ange, du Corrège; ce n'est pas, en un mot, parce qu'il est le plus correct et le plus savant de tous les peintres; mais c'est parce que seul il est toujours élevé sans effort, humain sans trivialité, gracieux sans afféterie, passionné sans exagération. C'est parce que ses compositions les plus simples et les plus vastes portent l'empreinte d'une

création spontanée, pleine de vie, de grandeur et de beauté (1) !... »

Un jour on lui rappelle que, selon sa charge de cour, il doit se rendre au Vatican. Il se hâte de quitter ses pinceaux, il vole à son poste. Mais cet empressement lui est funeste... Une sueur froide pénètre son corps... On le ramène dans son palais presque inanimé... Ses amis, ses élèves s'empressent autour de lui; les larmes coulent de tous les yeux. Seul, Raphaël est calme; il a compris son état, il accepte la mort, lui qui a tant fait pour l'immortalité.

Il demande monsignor Baltazar di Pescia, secrétaire de la daterie du pape.

« Je vais, lui dit-il, vous prier d'exécuter mon testament. J'ai partagé mes biens entre mon élève de prédilection, Jules Romain, et mon oncle d'Urbain. Vous prendrez sur ma fortune de quoi faire restaurer dans l'église de Saint-Marie de la Rotonde la chapelle où je veux être enterré. Me le promettez-vous? »

— Je vous le promets, répondit Baltazar di Pescia en couvrant de ses larmes la main qui avait produit tant de chefs-d'œuvre.

— C'est bien, dit Raphaël, dont le visage angélique s'éclaira d'un doux et dernier sourire. Me voilà quitte envers la terre; je ne songe plus qu'à Dieu. »

Le 7 avril 1520, le monde perdait ce génie incomparable.

En face du lit sur lequel fut exposé Raphaël, on voyait le tableau de la *Transfiguration*, emblème éloquent du passage d'une vie périlleuse à l'éternité, de l'ombre à la lumière.

Tandis que Rome entière suivait le deuil du peintre, Léon X s'écriait douloureusement :

« Avec Raphaël s'éteint le flambeau de mon règne !... »

Et l'illustre cardinal Bembo écrivait cette épitaphe, digne de celui qui l'inspira :

« Ici repose Raphaël. Lorsqu'il vivait, la nature » craignit d'être vaincue par lui; lorsqu'il mourut, » elle craignit de mourir avec lui. »

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Nièce du cardinal de ce nom.

(1) Frédéric Villot.

BIBLIOGRAPHIE.

Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années 1844, 1845 et 1846, par M. Huc, missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare.

(Premier article.)

Nos lectrices n'ignorent pas, sans doute, que les renseignements les plus précis, les documents les plus authentiques que l'on ait recueillis sur les peuples de l'extrême Asie, c'est aux missionnaires qu'on les doit; eux seuls ont pu franchir les barrières que la Chine, le Japon, la Corée, opposaient aux Européens; eux seuls, dans le désir de conquérir des âmes à Jésus-Christ, ont affronté tout à la fois les douloureux ennuis de l'iso-

lement, les incessants périls de la persécution, et dans les courts loisirs que leur laissaient les labeurs de l'apostolat, les apôtres, redevenant des savants et des écrivains, ont fait profiter l'Europe littéraire et scientifique du fruit de leurs recherches et de leurs observations. Les Pères Ricci, Parennin, Schall, Verbiest, de Nobili, ont porté aux confins de l'Asie la foi et les sciences de l'Europe, ont fait connaître à l'Europe les antiques civilisations des contrées de l'aurore, et, comme l'a dit Chateaubriand : « Jamais des savants, dépêchés aux pays lointains, avec les instruments et les plans d'une académie, ne feront ce qu'un pauvre moine, parti à pied de son couvent,

» exécutait seul avec son chapelet et son bréviaire (1). »

Voici qu'un de leurs successeurs nous raconte ce qui l'a le plus frappé durant ses laborieuses pérégrinations dans la haute Asie. M. Huc a visité une contrée presque ignorée de l'Europe moderne. Il est allé étudier sous leurs tentes, dans leurs villes étranges, inconnues, au sein de leurs lamaserias, ces vieilles races tartares, qui, jadis, ont fait trembler la terre sous leurs pas, et qui sont tombées dans un profond oubli, depuis qu'elles ont cessé d'être le fléau de Dieu, le marteau dont il écrasait les princes de la terre. La vengeance de Dieu s'est servie des nations scythiques, elles ont accompli leur œuvre, et un grand silence s'est fait autour d'elles. Le livre de M. Huc nous révèle les mœurs de ces peuples, leur vie nomade et mélancolique, leurs passions religieuses, leur caractère et leur civilisation; monument précieux à la science, c'est en même temps une lecture des plus attrayantes et des plus agréables.

M. Huc avait été attaché en 1839 aux missions de l'Asie; il se rendit en Chine, où le martyre de M. Perboyre, de la congrégation de Saint-Lazare, était tout récent, et le premier habit chinois qu'il endossa fut celui de ce vénérable confesseur de Jésus-Christ. Car il y a encore des martyrs, et il ne se passe pas d'année que l'Eglise n'envoie au ciel un de ces témoins sanglants, heureux de souffrir et de mourir pour la vérité. M. Huc entra dans l'arène avec une joie d'apôtre, et quoique l'Empire du Milieu fût interdit à tous les Européens, il réussit, à force d'intrepidité et de confiance en Dieu, à pénétrer jusqu'à Pékin. Ainsi qu'il le dit lui-même, ce peuple chinois, à part dans le monde, dont la civilisation immobile paraît si étrange aux jeunes et vives nations de l'Europe, n'était plus pour lui un peuple séquestré de l'humanité et enveloppé de ténébres; ses arts, son industrie, la singularité de ses mœurs et de ses habitudes, sa langue monosyllabique, son génie commercial et agricole, tout cela se manifestait à lui par degrés, et le jetait dans un étonnement profond. Cependant, une chose pénétrait son âme de plus vives émotions. En parcourant ces populations idolâtres, le missionnaire rencontrait çà et là, sur les montagnes, dans les cités et les bourgades, le long des fleuves, partout, quelques familles privilégiées, prosternées au pied de la croix, récitant les mêmes prières que les chrétiens redisent sur toute la surface de la terre, et solennisant, comme eux, mais en secret, les belles fêtes de l'Eglise universelle. C'étaient là les indicibles joies du prêtre, venu de si loin, après avoir tout abandonné, pour travailler à l'œuvre du Maître de la vie, à l'œuvre du Seigneur.

Cette parole de l'Evangile, qui à enfanté tant de prodiges : *Allez et évangélisez toute créature!* poussa le missionnaire dans des contrées plus lointaines et plus barbares. Il franchit la grande muraille, barrière élevée par les empereurs chinois contre les irruptions des Tartares, mais qui ne saurait arrêter les saintes invasions du christianisme; et il entra dans la Mongolie. Pendant treize années, il se livra aux après-labeurs de l'apostolat; il chercha surtout à étudier, afin de la mieux combattre, la religion bouddhique; le désir de remonter à la source des superstitions qui dominent dans la haute Asie lui fit entreprendre de longs voyages, qui le conduisirent jusqu'à la capitale du

Thibet. Le despotique protectorat que la Chine exerce sur ces contrées vint y troubler son séjour, et après une longue résistance, M. Huc fut expulsé de Lha-Ssa et conduit à Macao. Il aurait voulu, méprisant la persécution, reprendre sa vie apostolique; mais sa santé, détruite par le froid rigoureux des pays qu'il avait si longtemps habités, le rappela en Europe, et il a cherché, en rassemblant les souvenirs de ses voyages, à intéresser aux travaux des missionnaires, et à appeler l'attention souvent distraite des Européens sur la grande cause que quelques prêtres, sentinelles avancées de la foi, ont généreusement embrassée.

Nous emprunterons pour vous, mesdemoiselles, quelques fragments à ce livre curieux, et probablement vous aurez le désir, pour les longues soirées d'hiver, de vous en procurer la lecture complète.

M. Huc et M. Gabet, son compagnon de voyage et d'apostolat, voyageaient à la manière tartare, montés, l'un sur un cheval blanc, l'autre sur une chamelle; ils couchaient sous la tente et vivaient de thé, de pain cuit à la vapeur d'eau et de viande de mouton, quand il s'en rencontrait. Les steppes qu'ils traversaient étaient mornes, arides et désolées, tantôt par de longues sécheresses, tantôt par des pluies torrentielles qui métamorphosaient le désert en un océan de boue. Ils trouvaient de loin en loin une auberge, ils rencontraient quelques caravanes, mais cette solitude, si profonde qu'elle fût, n'était pas sans périls, car aux dangers d'une température horriblement froide se joignaient ceux des voleurs et des bêtes féroces.

« Les brigands, dit M. Huc, y sont, pour ainsi dire, à demeure fixe, attendant les voyageurs qui se rendent à *Tolon-Noor*, ou qui en reviennent. Malheur à l'homme qui tombe entre les mains de ces brigands! Ils ne se contentent pas d'enlever l'argent et les animaux, ils arrachent même les habits, et abandonnent le malheureux détrossé à la merci du froid et de la faim.

» Les voleurs de ces contrées savent assaisonner leur brigandage de politesse et de courtoisie. Ils n'ont pas la malhonnêteté de vous braquer un pistolet sur la gorge, et de vous crier brutalement : La bourse ou la vie! Ils se présentent modestement, et puis : Mon vieux frère aîné, je suis las d'aller à pied, veuillez me prêter ton cheval... Je suis sans argent, veuillez me prêter ta bourse... Il fait aujourd'hui bien froid, veuillez me prêter ton habit... Si le vieux frère aîné a assez de charité pour prêter tout cela, on lui dit : Merci, mon frère; sinon, l'humble requête est spontanément appuyée de quelques coups de bâton. Si cela ne suffit pas, on a recours au sabre.

» La première ville tartare que l'on rencontre en sortant de la Chine est celle de *Tolon-Noor* (Sept-Lacs), vaste agglomération de maisons laides et mal distribuées. La population de cette ville est immense, le commerce y est prodigieux. Les marchandises russes y descendent par la route de Kiakta; les Tartares y conduisent incessamment de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de chameaux et de chevaux; à leur retour, ils emportent du tabac, des toiles et du thé en briques... Les magnifiques statues en fer et en airain qui sortent des fonderies de *Tolon-Noor* sont renommées, non-seulement dans toute la Tartarie, mais encore dans les contrées les plus reculées du Thibet. Ses immenses ateliers envoient dans tous les pays soumis au culte de Bouddha des idoles, des cloches, et divers vases usités dans les cérémonies idolâtriques... Pendant que nous étions à *Tolon-Noor*,

(1) Génie du Christianisme.

nous vîmes partir pour le Thibet un convoi vraiment monstrueux : c'était une seule statue de Bouddha, chargée par pièces sur quatre-vingt-quatre chameaux. Nous profitâmes de notre passage à Tolon-Noor pour faire exécuter un Christ, sur un magnifique modèle en bronze venu de France. On l'avait si bien réussi, qu'il était assez difficile de pouvoir distinguer la copie du modèle... »

Les missionnaires quittèrent bientôt Tolon-Noor, cette ville bruyante, assise au milieu du désert, et continuèrent leur route vers l'Occident. « Nous avions fait tout au plus une heure de chemin, lorsque nous entendîmes derrière nous comme le piétinement de nombreux chevaux, et le bruit confus et indéterminé de plusieurs voix. Nous tournâmes la tête, et nous aperçûmes dans le lointain une nombreuse caravane, qui s'avancait vers nous à pas rapides. Bientôt nous fûmes atteints par trois cavaliers, et l'un d'eux, qu'à son costume nous reconnûmes pour un mandarin tartare, s'écria d'une voix étourdissante : « Seigneurs lamas, votre patrie où est-elle ? — Nous sommes du ciel d'occident. — Sur quelle contrée avez-vous fait passer votre ombre bienfaitrice ? — Nous venons de la ville de Tolon-Noor. — La paix a-t-elle accompagné votre route ? — Jusqu'ici nous avons cheminé avec bonheur... Et vous autres, êtes-vous en paix ? Quelle est votre patrie ? — Nous sommes *Khalhas*, du royaume de *Mourgueran*. — Les pluies ont-elles été abondantes ? Vos troupeaux sont-ils en prospérité ? — Tout est en paix dans nos pâturages. — Où se dirige votre caravane ? — Nous allons courber nos fronts devant les *Cinq-Tours*. » Pendant cette conversation brusque et rapide, le reste de la troupe arriva. Nous étions tout près d'un ruisseau, dont le rivage était bordé de broussailles. Le chef de la caravane donna ordre de faire halte ; et aussitôt les chameaux, arrivant à la file, décrivirent une grande circonférence, au centre de laquelle vint se placer un char à quatre roues. *Sok ! sok !* s'écrièrent les chameliers ; et les chameaux, obéissant à cet ordre, s'accroupirent spontanément, comme frappés du même coup. Pendant que des tentes nombreuses s'élevaient comme par enchantement aux bords du ruisseau, deux mandarins décorés du globe blanc s'approchèrent de la voiture, en ouvrirent la portière, et aussitôt nous en vîmes descendre une femme tartare, vêtue d'une longue robe de soie verte. C'était une reine du pays des *Khalhas*, qui se rendait en pèlerinage à la fameuse lamaserie des Cinq-Tours, dans la province de *Chan-Si*. Aussitôt qu'elle nous aperçut, elle nous salua, en élevant ses deux mains. « Seigneurs lamas, nous dit-elle, nous allons camper ici, cet endroit est-il heureux ? — Royale pèlerine de *Mourgueran*, lui répondîmes-nous, tu peux allumer en paix ton foyer en ce lieu. Pour nous, nous allons continuer notre route, car le soleil était déjà haut quand nous avons plié la tente. » A ces mots, nous primes congé de la nombreuse caravane des Tartares de *Mourgueran*.

» Cependant, mille pensées préoccupaient notre esprit en voyant cette reine et sa nombreuse suite poursuivant ainsi dans le désert son lointain pèlerinage. Les dépenses ne les arrêtaient pas plus que les dangers, les fatigues et les privations du voyage. C'est que ces bons Mongols ont l'âme essentiellement religieuse ; la vie future les occupe sans cesse, les choses d'ici-bas ne sont rien à leurs yeux ; aussi vivent-ils dans ce monde comme n'y vivant pas. Ils ne cultivent pas

la terre, ils ne bâtissent pas de maisons ; ils se regardent partout comme des étrangers qui ne font que passer, et ce vif sentiment, dont ils sont profondément pénétrés, se traduit toujours par de longs voyages.

» Le désert dans lequel les Mongols passent leur vie patriarcale est quelquefois hideux et horrible, quelquefois aussi il a ses charmes. La Tartarie a un aspect tout particulier ; rien au monde ne ressemble à un pays tartare. Chez les nations civilisées, on rencontre partout sur ses pas des villes populeuses, une culture riche et variée, les mille produits des arts et de l'industrie, les agitations incessantes du commerce. Dans les pays, au contraire, où la civilisation n'a pu se faire jour, ce ne sont que des forêts séculaires avec toute la pompe de leur exubérante et gigantesque végétation ; l'âme est comme écrasée par cette puissante et majestueuse nature. La Tartarie ne ressemble en rien à tout cela. Point de villes, point d'édifices, point d'arts, point d'industrie, point de culture, point de forêts ; toujours et partout c'est une prairie ; quelquefois entrecoupée de lacs immenses, de fleuves majestueux, de hardies et imposantes montagnes ; quelquefois se déroulant en vastes et incommensurables plaines. L'aspect des prairies de la Mongolie n'excite ni la joie ni la tristesse, mais plutôt un mélange de l'une et de l'autre, un sentiment mélancolique et religieux, qui peu à peu élève l'âme, sans lui faire perdre entièrement de vue les choses d'ici-bas ; sentiment qui tient plus du ciel que de la terre, et qui paraît bien conforme à la nature d'une intelligence servie par des organes.

» On rencontre dans la Tartarie des plaines plus vivantes et plus animées qu'à l'ordinaire ; c'est lorsque la beauté des eaux et des pâturages y attire de nombreuses familles. On voit alors s'élever de toutes parts des tentes de diverses grosseurs, semblables à des ballons gonflés par le gaz, et déjà prêts à s'élancer dans les airs. Les enfants courent çà et là dans les environs, à la recherche des argots (1) qu'ils vont amonceler tout à l'entour de la tente. Les matrones donnent la chasse aux jeunes veaux, font bouillir le thé au grand air ou préparent le laitage, tandis que les hommes, montés sur des chevaux fougueux et armés d'une longue perche, galopent dans tous les sens pour diriger dans les bons pâturages les grands troupeaux qu'on voit se mouvoir et ondoyer dans le lointain, comme les flots de la mer.

» La manière de se présenter chez les Tartares est franche, simple et débarrassée des innombrables formalités de l'urbanité chinoise. En entrant, on souhaite la paix à tout le monde en général, en disant : *Amor* ou *Mendou* ; puis on va s'asseoir rondement à la droite du chef de famille, qui est accroupi à l'opposite de la porte. Chacun alors prend, dans une bourse suspendue à la ceinture, la petite fiole de tabac à priser ; on se la présente mutuellement, en accompagnant l'offre de quelques paroles de politesse. « Vos pâturages sont-ils gras et abondants ? Vos troupeaux sont-ils en bon état ? Avez-vous cheminé en paix ? La tranquillité règne-t-elle en route ? » Après ces paroles d'usage, prononcées de part et d'autre avec une excessive gravité, la ménagère tend la main aux étrangers sans rien dire. Ceux-ci retirent promptement de leur sein leur écuelle de bois, indispensable *vade mecum* des Tar-

(1) Plante qui sert à faire du feu.

tares, la présentent à la ménagère, qui la leur rend bientôt après remplie de thé au lait. Dans les familles un peu aisées, on sert ordinairement devant les visiteurs une tablette chargée d'une modeste collation : du beurre, de la farine d'avoine, du petit millet grillé et des tranches de fromage, le tout distribué séparément dans quatre petits coffres en bois vernissé. Ceux qui veulent traiter leurs hôtes magnifiquement et de la manière la plus splendide enfoncent à côté du foyer, dans les cendres chaudes, une petite bouteille en terre cuite remplie de vin mogol. Ce vin n'est autre chose que du petit lait, qui, après avoir été soumis à la fermentation, est enfin grossièrement traité par la distillation dans un appareil qui fait office d'alambic. Il faut vraiment être Tartare pour s'accoutumer à une pareille boisson. »

Cette triste liqueur éveille cependant l'inspiration des poètes tartares. Les missionnaires rencontrèrent dans leur voyage une famille riche qui les invita à prendre le thé sous la tente. Un rapsode, un chanteur nomade, se trouvait présent ; on lui offrit une grande tasse de vin de lait, et, réchauffé par ce breuvage, il commença une invocation à Timour, le héros de ses pères :

« Quand le divin Timour habitait sous nos tentes, la nation mongole était redoutable et guerrière ; ses mouvements faisaient pencher la terre ; d'un regard elle glaçait d'effroi les dix mille peuples que le soleil éclaire. — O divin Timour ! ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt ? Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour ! »

« Nous vivons dans nos vastes prairies, tranquilles et doux comme des agneaux : cependant notre cœur bouillonne, il est plein de feu. Le souvenir des glorieux temps de Timour nous poursuit sans cesse. Où est le chef qui doit se mettre à notre tête et nous rendre guerriers ? O divin Timour ! etc. »

« Nous avons brûlé le bois odorant aux pieds du divin Timour ; le front courbé vers la terre, nous lui avons offert la verte feuille de thé et les laitages de nos troupeaux... Nous sommes prêts, et les Mongols sont debout, ô Timour ! Et toi, Lama, fais descendre le bonheur sur nos flèches et sur nos lances. O divin Timour ! ta grande âme renaîtra-t-elle bien-tôt ! Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour ! »

D'autres rencontres animaient le long et mélancolique voyage des deux missionnaires. Un jour, ils virent près d'une tente un Tartare qui gesticulait avec beaucoup de vivacité, et qui, ne pouvant se faire comprendre, sauta à cheval et vint vers eux. « Aussitôt

qu'il nous l'eut atteints, il descendit promptement, et s'étant mis à genoux : « Seigneurs Lamas, s'écria-t-il en levant les mains au ciel, ayez pitié de moi, ne continuez pas votre route, venez guérir ma mère qui se meurt. Je sais que votre puissance est infinie, venez sauver ma mère par vos prières ! »

« Nous allâmes, sans perdre de temps, visiter la malade. Elle était en effet dans un état presque désespéré. « Habitants du désert, dites-nous aux personnes qui nous entouraient, nous ne sommes pas instruits dans la connaissance des simples ; nous ne savons pas compter sur les artères les mouvements de la vie, mais nous allons prier Jéhovah pour cette infirme. Vous n'avez pas encore entendu parler de ce Dieu tout-puissant ; vos lamas ne le connaissent pas, mais ayez confiance : Jéhovah est le maître de la vie et de la mort. » Les circonstances ne nous permettaient pas de tenir un plus long discours à ces pauvres gens ; plongés dans la douleur et préoccupés de leur malade, ils ne pouvaient prêter à nos paroles qu'une faible attention. Nous retournâmes dans notre tente pour prier. Le chef de la famille nous y accompagna. Dès qu'il eut aperçu notre bréviaire : « Sont-ce là, nous dit-il, les toutes-puissantes prières de Jéhovah dont vous nous avez parlé ? — Oui, lui répondîmes-nous, ce sont les véritables prières, les seules qui puissent sauver. » Il nous fit alors à chacun une prostration en frappant la terre du front ; puis il prit notre bréviaire et le fit toucher à sa tête en signe de respect. « Saints personnages, nous dit-il quand nous eûmes fini de prier, comment reconnaître le bienfait immense que vous venez de m'accorder ? Je suis pauvre, je ne puis vous offrir ni cheval, ni mouton. — Frère Mongol, lui dîmes-nous, conserve ton cœur en paix ; les prêtres de Jéhovah ne doivent pas réciter leurs prières pour obtenir des richesses ; puisque tu n'es pas riche, reçois de nous cette légère offrande. » Et nous lui donnâmes un fragment de thé en briques. Le Tartare fut profondément ému de ce procédé. Il ne put proférer une parole ; quelques larmes de reconnaissance furent sa seule réponse. Le lendemain matin, nous apprîmes avec plaisir que l'état de la malade s'était amélioré. »

Vous avez maintenant quelque idée, mesdemoiselles, de la vie du désert et du caractère religieux, bienveillant et doux, des peuples qui le parcourent ; dans un prochain article, nous vous introduirons dans les lamaserias du Thibet, dont nul Européen, avant MM. Huc et Gabel, n'avait franchi l'entrée, et nous réclamons d'avance votre intérêt et votre attention.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EL OSO, LA MONA Y EL CERDO.

Un oso con que la vida
Ganaba un Piamontes,
La no mui bien apprendida
Danza ensayaba en dos piés.

Queriendo hacér de persona
Dixo á una Mona : « ¿ Qué tal ? »
Era perita la Mona,
Y respondiôle : « Mui mal. »

L'OURS, LA GUENON ET LE POURCEAU.

Un ours, qui servait de gagne-pain à un Savoyard, essayait sur deux pattes sa danse, qu'il ne savait pas très-bien.

Voulant faire le capable, il dit à une guenon : « Que t'en semble ? » Celle-ci était habile ; elle lui répondit : « Oh ! bien mal ! »

« Yo creo, replicó el Oso,
Que me haces poco favor.
¿ Pues qué, mi aire no es garboso ?
¿ No hago el paso con primor ? »

Estaba el Cerdo presente,
Y dixo : « Bravo ! bien va !
Bailarin mas excelente
No se ha visto, ni verá. »

Echo el Oso, al oir esto,
Sus cuentas allá entre sí,
Y, con ademan modesto,
Hubo de exclamar así :

« Quando me desaprobaba
La Mona, llegué a dudar :
Mas ya que el Cerdo me alaba,
Mui mal debo de bailar. »

Guarda para su regalo
Esta sentencia un autor :
Si el sabio no aprueba, malo ;
Si el necio aplaude, peor.

YRIARTE.

« Je crois, répliqua l'ours, que tu ne me rends pas justice.
Mon air n'est-il donc pas agréable ? ma danse manque-t-elle
d'élégance ? »

Un pourceau qui se trouvait là, se mit à dire : « Bravo !
cela va bien ! Jamais on n'a vu, jamais on ne verra un dan-
seur plus parfait. »

En entendant ces paroles, l'ours fit intérieurement ses ré-
flexions, et prenant une attitude modeste, il s'écria :

« Quand la guenon me critiquait, je me suis mis à douter ;
mais puisque le pourceau me loue, il faut que je danse bien
mal ! »

Que tout auteur fasse son profit de cette maxime : Si
l'homme instruit n'approuve pas une œuvre, c'est qu'elle
est mauvaise ; si l'ignorant y applaudit, elle est pire encore.

M^{me} LOUISE MERCIER.

LE JOUR DE LA SAINT-SYLVESTRE.

Il y avait une fois dans une forêt centenaire, il y
a de cela bien longtemps, un garde forestier nommé
Sylvestre. Sa cabane, située loin de toute habitation,
était complètement isolée au milieu des troncs nouveaux
des plus vieux arbres. L'intérieur de cette cabane n'é-
tait cependant pas sans joies. Les quatre enfants du
forestier, croissant sous l'aile d'une mère tendre et
vigilante, animaient le foyer de leurs chats ; toute la
famille avait été élevée dans la forêt : Sylvestre, aussi
bien que Marguerite, sa compagne ; *Primevère* et *Pâ-
querette*, leurs filles ; Pas-de-Loup et Oeil-de-Lynx, leurs
garçons. Aussi, ce qui se trouvait en dehors du domaine
boisé leur était-il tout à fait inconnu. Le seigneur de
ce domaine avait fait élever Sylvestre et sa femme
dans l'étroite enceinte de son château. Il s'était égale-
ment montré le protecteur des enfants jusqu'à leur
adolescence, et bien qu'il les eût alors renvoyés chez
leurs parents, il leur permettait de temps à autre de
pénétrer dans les lieux où leur enfance s'était écou-
lée. En retour des bienfaits dont cet excellent sei-
gneur avait comblé le forestier et ses enfants, il
n'exigeait d'eux tous qu'une seule chose : c'était de
ne point franchir les limites de la forêt sans sa per-
mission.

Chaque fois que bourgeoñaient les hêtres, Syl-
vestre allait rendre compte de ses travaux à son sei-
gneur ; et celui-ci, à chaque renouvellement de la
lune, ne manquait pas de se diriger vers la demeure
de son serviteur. Parfois il s'arrêtait près de la fenêtre
de la cabane, et contemplait la ménagère occupée de
soins domestiques ; il la blâmait ou la louait, selon
qu'elle se montrait active ou négligente ; puis il
emmenait les enfants dans son jardin ; et ceux-ci, au
retour, ne se lassaient point d'en raconter les mer-
veilles. En écoutant ces récits, Sylvestre et Margue-
rite éprouvaient un vif désir de se retrouver dans
le jardin du maître, jardin que depuis tant d'an-

nées ils n'avaient pu revoir, et dans lequel leurs en-
fants jouissaient encore des délices, dont eux ne con-
servaient qu'un vague souvenir. La volonté du sei-
gneur ne leur permettait pas d'espérer que leurs désirs
seraient jamais accomplis ; Marguerite se résignait,
mais Sylvestre ne pouvait parvenir à dompter son ar-
dente curiosité. Pour la calmer, il avait recours au
travail et redoublait d'activité. Il abattait sans exa-
men, à violents coups de hache, des arbres qui de-
vaient vivre longtemps encore ; il tirait sans repos ni
trêve à travers la feuillée, et ne s'arrêtait qu'après avoir
été réprimandé par son seigneur, qui s'inquiétait pa-
ternellement des causes de cette sauvage énergie.
Alors Sylvestre recouvrait quelque peu de tranquillité ;
sa conduite redevenait régulière ; mais cet état n'était
pas de longue durée ; l'hiver venait toujours ressus-
citer chez lui ses ardents désirs de pénétrer dans le
lieu défendu.

Ce fut en cette rigoureuse saison que le forestier
se prit un jour à rôder autour de l'habitation de
son maître, il contemplait les hautes murailles du
parc.

« Là derrière, se dit-il, est le séjour enchanté où
se passa ma jeunesse, où mes parents vécurent avant
moi, où mes enfants ont été après moi, et il faut que
je reste ici au milieu de la glace et des neiges, tandis
que de l'autre côté règne un printemps éternel ! J'ai
trop expié quelques années de bonheur par les longues
misères qu'il m'a fallu endurer depuis : ne pouvoir
sortir de la forêt ! prendre racine à la même place,
et cela uniquement parce que telle est la volonté du
maître ! »

Quel fut son étonnement, en détournant enfin les
yeux de ces jardins tant regrettés, de voir se dérouler
au loin une magnifique perspective ! De superbes plain-
es s'étendaient devant lui, une douce lumière les
colorait, tout verdissait dans ces champs, sur ces prai-

ries coupées par mille cours d'eau. Des tours, des maisons, des toitures étincelant sous les rayons du soleil couchant, bordaient l'horizon. Sylvestre ne pouvait détacher ses regards de ce brillant spectacle. Des désirs fougues l'emportaient vers cette terre de délices; le sentiment habituel de devoir le retenait seul, quand son maître parut à ses côtés. Sa figure était empreinte de gravité, mais aussi d'une tendre compassion. « Pars, Sylvestre, dit-il, pars; j'ai lu dans ton cœur, tu es possédé par le désir de voyager. Je ne m'y oppose point, ce jour est propice; va, bon serviteur. »

— Seigneur, répondit Sylvestre ému de cette bonté, je ne désire point vous quitter. Laissez-moi partager les récréations de mes enfants, laissez-moi entrer une heure dans votre jardin, afin que je me ranime sous son feuillage. » Le seigneur, secouant sa tête vénérable, reprit : « Que feras-tu dans mon jardin ? l'hiver y règne. »

— Maître, dit Sylvestre, je vois cependant les arbres en fleurs balancer leurs rameaux sur la crête des murs ?

— Sylvestre, tu ne vois que des cimes couvertes de givre, rien de plus. Ta saison est passée; mais console-toi, elle reviendra. En attendant, sache que l'hiver est maintenant pour toi sous tous les climats. »

Sylvestre, stupéfait, s'approcha d'une ouverture qui se trouvait à la muraille, et permettait à son œil avide de pénétrer dans le paradis créé par son imagination. Le seigneur n'avait que trop raison ! D'arides broussailles, un sol gercé par la gelée, des sources pétrifiées étaient les seuls objets visibles. Toutefois, au milieu de cette désolation, les enfants de Sylvestre jouaient; dès qu'ils aperçurent leur père, ils se mirent à crier : « Viens avec nous; vois-tu comme la grenade s'épanouit ! et les belles tulipes ! et les beaux oiseaux ! Vois comme ils sautent de branche en branche. » Une de ses filles lui lança une belle branche de jasmin. La fleur vécut un moment encore entre les mains de Sylvestre, mais bientôt ce ne fut plus qu'une tige desséchée : il se détourna plus triste qu'il n'avait été avant de revoir ces lieux où sa jeunesse s'était écoulée si heureuse. Son seigneur lui renouvela l'offre de la liberté; le forestier ne résista plus, et déjà il s'éloignait; mais son maître l'arrêta, et, frappant du pied le sol qui s'ouvrit, il en fit sortir des monceaux d'or et d'argent :

« Remplis ton havresac, dit-il à Sylvestre, tu auras besoin de cela dans les lieux que tu vas visiter. »

Sylvestre, ébloui par la vue de ces pièces brillantes, s'empressa d'obéir à son maître, qui reprit :

« Es-tu sûr de retrouver ton chemin lorsque tu voudras me rejoindre ? Il est facile de sortir d'ici, mais il ne l'est pas toujours de reprendre le vrai sentier qui y ramène. »

— Je pense pouvoir revenir sans difficulté, dit Sylvestre en regardant le soleil.

— Les astres ne luiront pas toujours sur ta route, répliqua le seigneur, il vaut mieux te faire accompagner par un guide fidèle. Viens ici, *Vigilant*. »

A ce nom un chien de chasse de haute taille, au regard vif et intelligent s'élança auprès du forestier, et après avoir fait quelques joyeuses évolutions, se coucha tranquillement aux pieds de son nouveau maître.

« *Vigilant* t'accompagnera, continua le seigneur; tu peux te fier à lui, il est obéissant et son flair est sûr; »

si jamais il te quitte, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi seul. Va-t'en, maintenant, Sylvestre, et ne manque pas de prendre congé de ta famille. »

Sylvestre se dirigea vers sa cabane. Marguerite était sur le seuil; il lui fit part de son projet de sortir de la forêt, du désir ardent qu'il avait de connaître d'autres lieux, et de la permission que lui avait donnée son maître. Puis il lui demanda en souriant si elle n'avait pas quelque envie de l'accompagner. Marguerite avait le cœur bien gros. « Ah ! murmura-t-elle, j'irais bien volontiers ! Qu'il doit faire bon au dehors ! combien cela doit être beau ! Mais, mon ami, je ne puis laisser nos enfants seuls. Ne me blâme pas de te laisser partir sans moi; cette séparation m'est bien pénible. Abrège-s-en la durée, reviens vers nous le plus tôt possible, je t'en prie ! »

Sylvestre promit que son absence serait de courte durée. Il serra la main de Marguerite, embrassa ses enfants, et fit un signe à son chien. *Vigilant*, devinant l'intention de son maître, se mit en quête d'un sentier, et, une fois sur la bonne voie, il courut en avant.

Le guide semblait avoir communiqué sa vitesse au forestier, les arbres fuyaient rapidement, et la ligne droite qu'ils avaient à parcourir, et qui paraissait longue de plusieurs lieues, fut bientôt derrière eux; la lisière de la forêt fut atteinte, le fossé limitrophe franchi, et les rayons du soleil couchant dorèrent encore les clochers de la ville quand le voyageur et son fidèle guide l'aperçurent.

Les premiers pas de Sylvestre sur cette terre nouvelle furent marqués par une surprise désagréable. Le printemps, qui de loin lui avait semblé orner ces campagnes, n'était qu'une illusion. Les champs étaient dépouillés, les prairies desséchées; la terre était couverte d'épines et de ronces. Des nuages chargés de neige s'amoncelaient à l'horizon, une teinte grise et sombre enveloppait la ville et la plaine.

En serait-il donc de même ici que chez nous ? se demandait Sylvestre tout en pressant le pas pour arriver à la ville avant la tombée complète de la nuit. Mais la distance à parcourir était bien plus longue qu'elle ne le paraissait; à chaque borne la route déroulait de nouveaux plis, et il faisait nuit noire lorsque enfin Sylvestre passa sous la porte, qu'éclairaient quelques lanternes. Une vive surprise s'empara dès lors de lui. Les rues, longues et larges, étaient bordées de chaque côté par des palais, dont l'extérieur faisait honte au château du seigneur de la forêt; les places publiques étaient ornées de belles statues et illuminées magnifiquement. Combien ce spectacle inattendu saisit l'imagination de Sylvestre ! Son étonnement fut porté au comble en voyant circuler dans ces rues, sur ces places, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, et en entendant retentir des chants d'allégresse dans les maisons. « Eh ! on mène joyeuse vie ici, se dit Sylvestre; quel dommage que ma femme et mes enfants n'y soient pas avec moi ! j'y passerais le reste de mes jours ! » Une troupe de gens en gaieté passa près de lui en chantant : « *C'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre ! Vivat ! vivat !* — Comment ! qu'est-ce ? » s'écria Sylvestre. Mais sa question ne fut pas entendue, et *Vigilant* n'avait pas le don de la parole. A quelques pas plus loin, Sylvestre vit une maison dont toutes les fenêtres étaient ouvertes, le fracas des verres qui se choquaient attira son attention; une voix sonore fit entendre ces paroles : « *Vive la joie, cette étincelle divine ! vive la joie !* » Puis les cris de : « *Vive Syl-*

vestre! c'est aujourd'hui sa fête!» retentirent de plus belle.

Ces élans de joie et les louanges que l'on donnait à son nom engagèrent le forestier à entrer, et à prendre place au milieu des chanteurs et des buveurs. L'hôte apporta du vin et demanda de l'argent. « Mais, je suis Sylvestre lui-même, celui à la santé duquel vous buvez tous, répliqua le naïf forestier; je ne veux que vous faire raison. » L'hôte rit beaucoup de cette réponse, qui lui sembla très-facétieuse, et il donna à entendre que Sylvestre, par cela même, devait payer plus qu'un autre. Alors le forestier jeta sur la table une pièce d'argent dont il refusa de prendre la monnaie. Cette générosité fut bientôt connue dans toute la salle, et au cri de : « *Sylvestre est ici!* » un grand nombre de convives se rassemblèrent autour de l'étranger, qui s'évertuait à remercier de l'honneur que l'on faisait à son arrivée. Les gens riaient aux éclats, et continuaient à complimenter Sylvestre et à boire à ses dépenses.

Le forestier dépensa ainsi une grande quantité de pièces de monnaie, se disant à lui-même : « Je vois bien que l'on a besoin de cette brillante monnaie contenue dans mon havresac et qu'elle en sort facilement; mais il faut bien répondre aux politesses de ces bonnes gens. »

Tout à coup une querelle s'éleva dans un coin de la salle, et menaça bientôt de devenir générale. Sylvestre, étourdi et tant soit peu effrayé du tumulte infernal qui allait toujours croissant, se laissa entraîner vers la porte par Vigilant, qui le tirait par le bord de sa tunique, et tous deux se retrouvèrent dans la rue; mais le jus de la treille était une boisson nouvelle pour le forestier; elle l'agitait étrangement, et éveillait en lui le désir de connaître les choses qui l'environnaient; il s'approchait de toutes les fenêtres éclairées: par l'une d'elles il aperçut un homme, qui, les bras croisés, le visage empreint de désespoir, parcourait son appartement d'un pas rapide. Sylvestre examina attentivement cet individu, qui s'écriait : « Je suis le plus malheureux des hommes! Pourquoi n'ai-je pas cessé d'exister? c'est aujourd'hui que je devais payer, et Sylvestre me laisse dans l'embarras. Je suis perdu! »

Le forestier fut en une seconde dans la chambre de ce malheureux; mais Vigilant ne le suivit point, il resta dehors. « Je suis Sylvestre, dit-il avec émotion, je veux te tirer de peine, pauvre homme. Puis-je te venir en aide avec de l'or? » A ces mots, l'homme désespéré regarda Sylvestre avec stupéfaction; mais, voyant les pièces d'or et d'argent que le forestier tirait à poignées de son havresac, il se jeta à son cou, l'embrassa, et s'écria en faisant mille extravagances : « Sauveur de ma vie! tu me retires du précipice! Des créanciers impitoyables m'eussent demain dépouillé. Tu apparais comme un Dieu à mon secours! » Le forestier eut de la peine à se débarrasser des étreintes passionnées de cet homme, et sortit tout étonné de ses discours.

« Sois béni, noble seigneur, se disait-il en poursuivant son chemin; sois béni de m'avoir donné le moyen de faire quelque bien durant cette nuit qui m'appartient. » Vigilant secouait la tête; il fit un saut de l'autre côté de la rue, et Sylvestre, qui sentait son havresac encore bien lourd, marchait près des maisons, examinant soigneusement à travers les vitraux ce qui s'y passait. Partout il vit soit des appartements vides,

soit de joyeuses sociétés qui buvaient à sa santé, ou des hommes endormis, ou des malades gémissants. A l'un de ces derniers il offrit une poignée d'or. Le malade refusa, disant : « A quoi bon ce métal? rends-moi la santé. » Et, comme Sylvestre demeurait interdit, il lui ferma brusquement la fenêtre au nez. « Cette monnaie, observa le forestier, ne peut pas être utile à tout le monde; je vois qu'en certains cas il faut avoir recours à autre chose. »

Bientôt, cependant, une nouvelle occasion de rendre service s'offrit. Des volets de plomb attirèrent l'attention de Sylvestre. Par une fente à la jointure de l'un d'eux il aperçut, dans une pauvre chambre, au milieu de coffres de fer, un homme sec et pâle assis devant un bureau. Cet homme était sourd aux bruits joyeux du dehors, perdu qu'il était dans des calculs sans fin. « Hélas! soupira-t-il en laissant tomber sa plume, il en est ainsi, je n'y pourrai rien changer. C'est le premier Sylvestre qui me laisse, moi, pauvre misérable, en arrière. Aujourd'hui je ne puis compléter ce paquet, que j'ai coutume de serrer chaque année à la même époque. Eh bien, ce sera mon dernier jour; c'est le clou de mon cercueil, demain je serai mort de ce malheur! »

Le forestier ne comprit rien à ce langage, sinon que celui qui le tenait était poussé au désespoir par le manque d'une certaine somme. Il frappa à la porte d'une main vigoureuse. « Qui est là? » cria d'une voix tremblante le calculateur; je n'ouvre à personne. — J'apporte de l'argent, pauvre homme, » dit Sylvestre d'un ton compatissant; et il fit sonner la monnaie. La porte s'ouvrit rapidement, et l'homme aux calculs faillit tomber à la renverse en voyant les piles d'or que Sylvestre lui présentait. « Pourrais-je savoir qui vous êtes? demanda-t-il avec surprise en se frottant le front.

— Je suis Sylvestre, répondit gravement le forestier; et puisque je me trouve dans la ville justement ce soir dans la nuit qui m'appartient, je ne te laisserai point dans l'embarras. »

L'homme secouru si généreusement sourit d'une manière étrange, se frappa de nouveau le front en jetant un regard oblique sur son bienfaiteur, tira promptement l'or à lui, et répondit : « C'est bien, mon ami, je vous remercie de cœur; je souhaite...

— Remerciez l'excellent seigneur de la forêt, interrompit Sylvestre, c'est à lui que vous êtes obligé; le connaissez-vous?

— Comment ne le connaîtrais-je point? reprit l'homme d'un air doux. Je vous prie de lui faire mes très-humbles remerciements. » Puis il ouvrit la porte en faisant le salut d'adieu, et Sylvestre s'éloigna, ne se rendant pas bien compte de la valeur de l'action qu'il venait d'accomplir. Il était aussi muet que son chien Vigilant, qui l'avait attendu dehors, et il continua sa route, perdu dans ses pensées, jusqu'à ce qu'il s'aperçût qu'il se trouvait dans une petite rue, où de rares lumières apparaissaient derrière de sombres vitraux.

« Tiens, se dit-il, il y a donc aussi dans la ville des cabanes qui ne valent pas mieux que la mienne. »

Vigilant s'arrêta court devant l'une d'elles, et désigna la fenêtre avec sa tête. Sylvestre vit une pièce délabrée où trois personnes pleuraient dans les bras l'une de l'autre.

« Ainsi, Ludovic, tu vas donc nous quitter? disait

d'une voix plaintive une jeune et charmante fille.

— Il le faut bien, répondait du même ton un jeune homme dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Oui, certainement, il le faut, ajouta une vieille femme, qui les tenait tous deux embrassés. Je t'aime, mon enfant; je connais ton mérite, et à toi plutôt qu'à tout autre j'aurais donné ma fille; que veux-tu? cela ne devait pas être. Si ta maladie ne t'avait enlevé tes économies, vous auriez pu vous marier; mais, puisque vous ne possédez rien ni l'un ni l'autre, il y faut renoncer. Vous seriez plus malheureux encore en vous unissant. Pars donc, Ludovic, aie toujours Dieu présent à la pensée; ne t'inquiète pas de nous, bien sûr nous nous tirerons d'affaire. — Ah! quel triste jour de Saint-Sylvestre! » reprirent en gémissant les deux fiancés. Sylvestre, qui était aux écoutes, ouvrit la fenêtre d'une forte secousse et s'écria : « Ne blasphémez point; je suis Sylvestre : la nuit vaut mieux que le jour. » Et il répandit dans la chambre une pluie de pièces d'argent. Tous trois s'élancèrent vers lui avec une exclamation de bonheur et de reconnaissance : « Seigneur, c'est trop! c'est trop! » Mais Sylvestre était déjà loin, et Vigilant galopait gaiement à ses côtés.

« Je crois avoir bien fait ici, se dit le forestier; c'est dommage que ces deux autres gens m'aient enlevé tant d'argent, car je crois que ceux-ci méritaient davantage. »

Mais il se sentait fatigué, et bien que Vigilant fit mine de vouloir continuer son chemin, il n'en tint compte, et entra dans une auberge pour se rafraîchir. Là, comme partout, on accabla son nom de louanges, et, comme il remerciait poliment de l'honneur qu'on lui faisait, tout le monde se tut, le regarda et sourit.

« Vous êtes un joyeux compère, dit au forestier un de ses voisins; trinquons en l'honneur de l'année nouvelle. »

— Nous avons encore le temps, dit Sylvestre en riant, » et il trinqua de bonne grâce.

« Pas si longtemps, reprit l'autre : dans cinq quarts d'heure elle sera arrivée. »

— Comment complex-vous donc? demanda gravement Sylvestre; chez nous l'année commence avec le printemps, et vous, vous la faites venir avec les flocons de neige.

— Justement, dit le voisin, et c'est aussi très-sage; on remet volontiers tous les ennuis d'une année à la fin : le mélancolique automne, l'hiver glacé. Nous avons arrangé cela, comme dans la vie humaine. Elle commence dans la nuit de l'ignorance et s'éteint, après un court éclat, dans les ténèbres du tombeau.

— Avec votre permission, cela est faux, interrompit Sylvestre. Le commencement de la vie est joyeux, je le sais bien, et la fin l'est aussi; ce n'est qu'au milieu que se trouve la peine. Demandez plutôt au seigneur de la forêt!

— Au seigneur de la forêt! Qui est-il? Et qui es-tu, toi qui critiques notre calendrier? » demanda l'interlocuteur de Sylvestre en se levant impétueusement. Cinquante voix répétèrent comme un écho cette apostrophe : « Qu'est-ce que le seigneur [de la forêt]? Nous ne le connaissons point; mais il nous faut chasser ce fou qui attaque notre calendrier et ne veut pas nous laisser commencer l'année quand il nous plaît! »

Sylvestre essaya inutilement de représenter à ces gens, échauffés par le vin, qu'il n'avait eu aucune intention de les offenser, et qu'ils avaient bien mauvaise

grâce à chercher querelle à un homme qu'ils venaient de fêter si amicalement; les buveurs n'en continuèrent pas moins à crier à tort et à travers : la tête tourna à Sylvestre, et loin de céder aux avertissements de Vigilant, qui cherchait à l'entraîner dehors, il frappa ce fidèle animal. Vigilant, effrayé, prit la fuite. Les adversaires du forestier se réunirent pour le jeter à la porte. Sylvestre, furieux, saisit son arquebuse et s'apprêta à tirer sur les gens qui l'entouraient, comme sur des loups. Un cri d'épouvante retentit; Sylvestre tout à coup laissa retomber son arme : par la porte restée entr'ouverte il venait de voir son vénérable seigneur, qui, l'air triste et sombre, le menaçait du doigt.

Cette apparition n'eut que la durée d'un éclair; mais le cœur de Sylvestre était calmé. En signe de paix, il tendit la main à ses adversaires confondus. La contradiction et le mouvement hostile du forestier avaient excité leur fureur, son mouvement fraternel les apaisa soudain. Une fête de réconciliation commença alors : on se fit des souhais mutuels, on porta la santé de chacun; les fifres, les trompettes du nouvel an accompagnèrent les joyeux refrains, et ce que Sylvestre connaissait du monde tourbillonna dans son cerveau indécis. Sa main prodigue versa le reste de son trésor dans le tablier de l'hôte et dans les mains de ses compagnons de plaisir. « Reste avec nous! s'écriaient-ils tous; qu'iras-tu faire dans la triste forêt? C'est ici qu'est la joie, et nous pouvons te faire une couche de fleurs aussi belles que celles que tu as vues dans le jardin de ton maître. » Sylvestre consentit en balbutiant, et ordonna à l'aubergiste de le porter sur un lit de roses. Celui-ci obéit, et le naïf enfant de la nature, après une journée de jouissances fatigantes et désordonnées, s'endormit sur des fleurs aux couleurs éclatantes pour se réveiller en proie au repentir et à la honte.

Le jour était serein, mais le front de Sylvestre était loin de l'être. Le souvenir de l'emploi qu'il avait fait de son temps pesait sur son cœur; puis sa femme, ses enfants, qu'il avait quittés pour satisfaire une vaine curiosité, lui vinrent à l'esprit, et, mécontent de lui-même, il se leva précipitamment, en jetant un regard sombre sur ces murailles inconnues, sur ces fleurs, si différentes de celles que produisait le jardin de son maître. Elles étaient fabriquées artistement, et d'un brillant coloris, mais il leur manquait la vie la fraîcheur, la senteur balsamique, et l'épine se montrait sous la feuille brisée. L'âme de Sylvestre se remplit d'un chagrin profond; le découragement s'y joignit lorsqu'il remarqua l'absence de Vigilant et se ressouvint de la brutalité avec laquelle il l'avait repoussé loin de lui. Il résolut de se mettre à la recherche de son chien, et, prenant son havresac vide et son arquebuse, il sortit de la maison. Personne ne chercha à le retenir; il avait payé son tribut et on n'avait plus que faire de lui.

Il se mit donc à parcourir les rues. A chaque pas il rencontrait des gens dont le visage était pâle et bouleversé. Parmi eux, Sylvestre en reconnut qu'il avait vu la veille être les plus ardents au plaisir; aucun cependant ne lui rendit son fraternel salut, et ce Sylvestre, dont toute la ville hier célébrait la fête et chantaient les louanges, était aujourd'hui complètement oublié de cette même ville.

Pendant qu'il errait ainsi de côté et d'autre, épiant en vain la trace de Vigilant, cherchant avec aussi

peu de succès une sortie à ce labyrinthe de maisons, d'édifices de toutes formes, il arriva près d'une maison devant laquelle un rassemblement considérable s'était formé. On venait d'y rapporter le corps d'un homme qui s'était suicidé. Les assistants maudissaient sa mémoire : « Voyez, disaient-ils, voyez le mauvais époux, le mauvais père, le misérable a englouti cette nuit tout son avoir au jeu; puis il s'est tué. » Sylvestre en crut à peine ses yeux en reconnaissant dans cette figure inanimée l'homme qu'il avait cru avoir tiré du danger, le premier à qui il avait porté secours la veille en lui donnant l'or à pleines mains. « Hélas! se dit-il en soupirant, je croyais pourtant avoir bien fait. »

Sylvestre s'éloignait de ce triste spectacle, lorsqu'il se rencontra nez à nez avec l'opiniâtre calculateur auquel il s'était montré si secourable quelques heures auparavant. « Je vous salue, lui dit Sylvestre avec bonhomie; comment avez-vous reposé? J'ai une prière à vous faire. — Qui êtes-vous? reprit durement celui-ci; je ne vous connais point; laissez-moi continuer mon chemin. »

Sylvestre lui rappela la scène de la veille et le pria de lui aider à trouver son chemin hors de la ville et la route de la forêt où demeurerait le bon seigneur.

« Que sais-je de tout cela? grommela l'homme sec. Vous et votre maître, vous méritez une cellule dans la maison des fous. Je ne vous connais ni l'un ni l'autre, qui que vous soyez. » Sur cela il s'enfuit avec la rapidité d'une flèche, tant il avait hâte d'être délivré de cette rencontre importune. Cette ingratitude mit Sylvestre en colère, et il allait se mettre à la poursuite de ce misérable, lorsqu'il se sentit retenu par les épaules; un homme à la mine respectable et distinguée regardait le forestier avec bonté : « Laissez-le courir, lui dit-il d'un ton doux et calme; par le fait cet avare ne connaît point ton seigneur, et si hier il te l'a fait accroire, c'est qu'il voulait te tromper afin d'avoir ton argent; il te prend pour un fou parce que tu t'es montré généreux, et il craint que la justice ne le force à regorger ce qu'il a obtenu de ton inexpérience. J'ai écouté votre conversation, laisse cet homme; il a des millions dans ses caisses, et ce que tu lui as donné n'a servi qu'à augmenter bien modiquement la source de son martyre. »

Sylvestre, de plus en plus surpris, soupira profondément : « Hélas! combien je me suis trompé! Je croyais faire du bien, malheur à moi si mon maître me demande compte de la richesse qu'il m'a confiée! » Le bon vieillard sourit : « Calme-toi, répliqua-t-il, le maître sage a confié ces semences fatales à tes mains inexpérimentées pour savoir dans quelles terres elles germeraient : elles produisent parfois de magnifiques récoltes. Le sol où elles ne fructifient pas n'était déjà qu'une lande stérile ou un roc inutile. » Le forestier tressaillit : « Toi qui parles si bien, le connais-tu le maître de la forêt? — Je le connais, reprit le vieillard fixant sur Sylvestre son oeil clair et inspiré. Beaucoup vivent dans son intimité, beaucoup ne le comprennent qu'à demi; lui, au contraire, nous connaît tous, nous aime tous, nous juge tous, et pardonne toujours au repentir. »

Sylvestre fut touché de l'aspect sous lequel on lui représentait son bon seigneur, et il se reprocha d'avoir pu un instant nourrir la pensée de l'abandonner. « S'il pardonne à tous, dit-il, sans doute il voudra bien aussi me pardonner. Si je savais seulement retrouver le che-

min qui conduit jusqu'à lui! si je trouvais mon précieux Vigilant!

— C'est près de moi qu'il s'est réfugié, reprit le vieillard. Si c'est sérieusement que tu veux t'en retourner, il te guidera. » Sylvestre jeta un cri de joie et suivit le vieillard, qui se dirigeait vers sa demeure. Au détour d'une rue, ils aperçurent un cortège de gens en habits de fête, précédé d'un couple de fiancés simplement parés, mais dont le front rayonnait de bonheur. « Regardez! s'écria Sylvestre, voici Ludovic et sa fiancée! Pauvres bonnes gens, si du moins la mauvaise graine pouvait les rendre heureux! — Cela sera, répondit le vieillard. La vertu et la foi les accompagneront de l'autel à leur humble logis, et au milieu des innombrables engagements contractés en ce jour, leur serment se trouvera vrai et inébranlable. Ils tiendront jusqu'à la fin la promesse d'un amour pur et dévoué. Ici la semence que tu as répandue portera des fruits au centuple. » Sylvestre saisit la main du vieillard et la pressa sur sa poitrine, puis sa pensée retourna vers Marguerite et ses charmants enfants.

« Voici mon habitation, » dit à Sylvestre le vieillard en s'arrêtant devant une maison d'apparence simple et modeste, dont il ouvrit la porte. Vigilant s'élança tout aussitôt vers son maître en lui témoignant par ses bonds, par ses caresses, la joie qu'il avait de le retrouver. Sylvestre, tout en le flattant de la main, lui demanda s'il voudrait bien le ramener au foyer domestique. Vigilant remua la tête et se dirigea vers la porte, témoignant ainsi de sa bonne volonté. Alors le vieillard, posant ses mains sur la tête de Sylvestre, lui dit : « Suis ton conducteur, rentre dans ta maison, dans la paix, et dis à ton maître que je ne désire rien autre chose que d'être appelé près de lui. »

Sylvestre s'éloigna au plus vite de la ville. Au commencement la route était assez animée. Des groupes d'hommes et de femmes l'arrêtaient en lui demandant où il allait, et sur sa réponse qu'il allait dans la forêt, plusieurs lui dirent : « Quelle folie! retourne sur tes pas; nous avons, eu nous aussi, la fantaisie de visiter la forêt, mais vraiment la ville est plus belle et on s'y amuse davantage; aussi nous y retournons, viens avec nous. » Sylvestre fit un signe négatif et poursuivit sa route. Mais un peu plus loin, il rencontra d'autres individus qui le prirent familièrement sous le bras, le firent rebrousser chemin et l'entraînèrent assez loin avec eux. Vigilant ne voyant plus son maître se mit à aboyer avec force. Cet appel de son fidèle conducteur rendit le forestier à lui-même et le fit s'échapper des mains de ceux qui voulaient le détourner de ses devoirs. « Que le ciel te conduise, lui crièrent-ils d'un ton railleur en le voyant courir pour rattrapper Vigilant. Salue de notre part ta femme et tes enfants, et reviens vers nous dans un an! pas plus tôt, mais à cette époque tu reviendras! nous t'attendons!

— Ah! quels gens grossiers et moqueurs! » se dit Sylvestre indigné, et il continua de marcher vers la forêt qu'il voyait s'étendre au loin devant lui. Bientôt il en foula le sol, et se retrouva dans sa cabane, au milieu de sa famille qui l'attendait. Marguerite avait mis des gâteaux au four; de belles fleurs tapissaient la cabane, et le bon seigneur était là, approuvant par son doux sourire les transports de joie de ses serviteurs.

« Je sais tout, dit-il à Sylvestre, qui voulait se justifier. Sois en repos; je ne blâme pas l'emploi que tu as fait du trésor que je t'avais confié, tes intentions

étaient bonnes, et d'ailleurs tu as rendu heureuses trois créatures qui méritaient de l'être, c'est avoir fait beaucoup de bien; puis tu me ramènes un serviteur fidèle, qui, à l'avenir, ne sera plus troublé par des désirs inquiets et inconstants. Sois père de famille courageux et dévoué, tes fautes te sont pardonnées. »

Sylvestre, profondément touché de cette indulgence,

promit qu'il ne quitterait plus jamais sa maison et qu'il se conformerait en tout aux volontés de son seigneur; puis serrant affectueusement la main de sa femme: « Ma chère Marguerite, lui dit-il, tu peux me croire, le bonheur n'est pas au loin; on ne le trouve qu'au sein de la famille et dans l'accomplissement de ses devoirs. »

E. DE SIVA.

JACQUELINE LA BERGÈRE.

Par une belle après-dinée de 1358, Jacqueline, la fille de Landry, gardait les moutons dans un pré arrosé par les eaux de l'Aisne. Le jour était tranquille et serein, le ciel bleu était parsemé de petits nuages, comme si, là-haut, de célestes bergères eussent mené paître des troupeaux d'agnelets blancs; les eaux couraient avec un babil joyeux sur leur lit de cailloux; les champs cultivés s'étendaient à perte de vue, et, spectacle majestueux, l'on découvrait sur une hauteur les murs, les tours et le donjon d'un vaste châtel, et à l'horizon l'on voyait les clochers nombreux d'une grande ville. Ces tours étaient celles du château de Boves, appartenant aux sires de Coucy; ces clochers étaient ceux de la ville de Soissons, l'ancien patrimoine des rois. Mais, quoique le jour fût si riant, la campagne si féconde et si belle, Jacqueline paraissait triste: elle filait sa quenouille et récitait ses oraisons, mais ses pensées s'égarèrent loin et le souci remplissait son âme. Elle songeait à sa mère défunte depuis un an; à son père accablé de travaux, de corvées et de misères; à ses frères si francs et si hardis, qui, mêlés à la *piédaille*, avaient fait si bravement leur devoir à Crécy et à Poitiers, et qui, sous le joug d'un impérieux seigneur, ressentaient tout le poids de la servitude. Ces champs, dont le passant et le voyageur admiraient la beauté, n'étaient pour elle que la glèbe à laquelle son père, ses frères, elle-même étaient voués; pour eux, les rudes labeurs au chaud et au froid, à d'autres les fruits et la moisson! Ces tours, dont les formes superbes charmaient les yeux, n'étaient pour elle que la demeure de maîtres dont la main gantelée pesait sur le peuple, comme la meule sur le grain qu'elle écrase; ces forêts lointaines n'étaient point l'asile de la liberté: là, plus qu'ailleurs, le sol était asservi à des lois sauvages, et toucher à un des animaux qui erraient sous ces feuillées, était pour le serf un crime digne du gibet... Le frère de Jacqueline avait passé deux ans dans la prison seigneuriale pour un semblable délit.

Elle devisait ainsi avec elle-même, et une grande amertume remplissait son cœur; voulant se distraire un peu de ses peines, elle se leva et alla vers le bout de la prairie, où, dans les branches touffues d'un buisson de houx, elle avait placé une petite image de la bénite Vierge Marie. Jacqueline se mit à genoux devant la rustique chapelle et reprit ses oraisons, demandant à Dieu force et patience pour tous les siens. Un bruit de pas lui fit lever la tête: elle vit, s'avancant par le sentier qui bordait le pré, un grand jeune homme en habit de chasse, suivi de deux piqueurs qui menaient les chiens. Aussitôt elle se leva pour lui faire honneur, car elle avait reconnu messire Pierre de

Coucy, fils du puissant châtelain. « Bonjour à vous, bergère, lui dit-il en s'approchant. — Dieu vous le donne, messire, répondit-elle. — Vous êtes de la baronnie? — Oui, messire, je suis fille à Simon Landry. — Et belle fille, encore! » dit le jeune homme avec hardiesse. Et s'approchant, il voulut prendre la main de la bergère; mais aussitôt Dragon, le bon chien de Jacqueline, sauta brusquement sur le chevalier et le fit reculer. La jeune fille profita de ce moment de répit, et s'éloigna d'un pas léger, par la prairie, sans oser regarder derrière elle. Mais des aboiements, suivis d'un hurlement plaintif, excitèrent sa curiosité et ses craintes. Elle regarda, et vit que Dragon avait jeté par terre un des beaux chiens de chasse du seigneur et venait de l'étrangler net; le fidèle gardien, échappant aux coups des piqueurs, rejoignait sa maîtresse, la tête haute et l'air triomphant. Jacqueline n'était pas aussi joyeuse: la mort du beau limier pouvait attirer la ruine sur toute sa famille; il y allait de l'amende, de la prison peut-être... Les valets allaient la poursuivre et la jeter dans le cachot du manoir, et que deviendraient son père et ses frères?... La terreur lui donna des ailes, elle courut, et Dragon sur ses traces, et gagna le bois de la Saulage, dont les détours lui étaient bien connus. Elle prit un sentier rempli d'herbes, qui s'enfonçait dans la partie la plus sombre du bois, et ne s'arrêta qu'auprès d'une petite chaumière, dont le toit moussu et couvert de joubarbes était surmonté d'une croix. Haletante, elle s'appuya contre la porte et frappa. On entendit à l'intérieur un pas pesant, une main tremblante fit tourner la clef, la porte s'ouvrit, et Jacqueline se trouva en face d'un vieillard, dont le visage desséché annonçait la plus extrême vieillesse, et qui était revêtu de la pauvre robe de bure des enfants de Saint-François.

« Que le Seigneur soit avec vous, ma fille! dit-il, que me voulez-vous? — Vous parler, dit-elle d'une voix entrecoupée. — Entrez, alors. »

Il la fit entrer dans une cellule, où l'on ne voyait pour tous meubles qu'un méchant bahut, deux escabeaux, un lit de feuilles, au mur un crucifix et une image de Notre-Dame de Liesse. Sur le rebord de la fenêtre, encadrée de lierre, deux tourterelles, au plumage gris et au collier noir, becquetaient des miettes de pain; car l'ermite, semblable à son maître, le séraphin d'Assise, ne méprisait aucune créature, et partageait son pain et son toit avec les oiseaux du ciel. Cette vue encouragea Jacqueline: elle se sentit rassurée en présence d'un serviteur de ce Dieu qui aime les petits. « Mon père, dit-elle, il m'est arrivé un grand malheur. Mon chien Dragon, que voilà, vient d'étrangler le beau limier de messire... Vous connaissez les

lois et règlements de la baronnie : nous, pauvres serfs, nous ne pouvons toucher à une bête fauve ni à un chien de chasse sous peine de l'amende, de la prison et du fouet... J'ai peur, mon père, pour mes parents... Déjà Jehannet, mon frère, que l'on appelle Courte-Jambe, parce qu'il a été blessé à la bataille de Poitiers, n'a-t-il pas fait douze mois, puis douze mois encore de prison dans les fossés du château, pour avoir détruit un terrier de lapins... Que dira-t-on aujourd'hui ! et que dira mon père, s'il me voit jetée dans ce cachot ! il en mourra de chagrin ! O père Antoine ! venez à notre aide ! donnez-moi un bon conseil... que faut-il que je fasse ?

— Tranquillisez-vous, ma fille, répondit le vieillard avec bénignité, j'irai au château, je parlerai à messire, et il ne vous adviendra aucun mal. Allez en paix, et pensez à Dieu, pour qu'il pense à vous. »

Elle n'osa en demander davantage ; mais rassurée par le ton calme et positif de l'ermite, elle s'en alla en paix et en remerciant la Providence, retourna à la prairie, rassembla ses moutons, et revint à la maison de son père. Simon Landry était assis auprès de l'âtre, pensif et soucieux. Jacqueline alluma la petite lampe, prépara le souper, et voulut prendre sa quenouille, mais son père lui dit : « Il se fait tard, Jacqueline, tu peux aller te coucher. »

Jacqueline obéit, reçut à genoux la bénédiction paternelle, et se retira dans sa chambrette. Elle dormait depuis plusieurs heures, quand un bruit de voix l'éveilla. Les matines sonnaient au prieuré de Sainte-Corneille, il était minuit. Dragon hurlait dans la cour d'un ton lamentable, comme s'il s'était trouvé un mort dans la maison ; le cœur de Jacqueline palpitait d'inquiétude. Elle se leva doucement, descendit l'escalier, et regarda, afin de voir ce qui se passait dans la salle basse de la métairie.

Un grand feu brûlait dans la cheminée, et les flammes éclairaient une nombreuse compagnie assise autour de la table commune. Simon Landry et ses fils, Jehannet Courte-Jambe et Nicolas le Grand-Ferré tenaient le haut bout. Jacqueline reconnut les autres : c'étaient des laboureurs et des bergers de la baronnie : Tristan Cœur-Joyeux, Pierron la Flèche, Thomas du Heurte-Bise, et d'autres encore ; mais à ces visages connus se mêlait une figure effroyable... c'était celle d'un homme couvert d'une peau de loup, et qui étendait sur la table ses mains velues, jouant avec un long coutelas.

La pauvre bergère fut saisie de terreur, elle fit le signe de la croix, en se recommandant aux milices célestes, mais la voix de son père frappa tout à coup son oreille. « Est-ce convenu ? disait-il ; sommes-nous tous du même avis ? — Tous ! répondit le loup-garou, c'est trop souffrir ! Ne sommes-nous pas de la même chair que ces orgueilleux seigneurs, et aurions-nous peur d'une armure de fer battu et d'une cotte armoriée ? D'ailleurs, les hommes du Beauvoisis, de l'Amiénois, du Soissonnais, sont déterminés, et, par Notre-Dame de Liesse, on verra beau jeu !

— Jacques Bonhomme a trop souffert avec patience ! s'écria Pierron ; l'heure est venue de montrer que nous avons du sang dans les veines ! Jacques Bonhomme a bon dos, disent les seigneurs, montrons-leur que nous avons aussi des bras et un cœur vaillants !

— Les compagnies de malandrins qui errent par tout le pays, dit Tristan, ont brûlé ma ferme et occi-

ma femme, sans que le seigneur de Dourier, qui voyait le dommage de son châtel, ait envoyé un carreau d'arbalète à ces misérables brigands !

— Chassons les seigneurs ! Déjà le grand prévôt de Paris, maître Étienne Marcel, leur fait rude guerre.

— Ayons du cœur, et nous serons maîtres à notre tour, s'écria Thomas ; damoiselles et seigneurs laboureront pour nous, et ce sera plaisir de les voir avec leurs mains mignonnes traire les vaches et relever le fumier.

— Trêve ! répondit Landry ; délivrons-nous de la servitude sans opprimer les autres. Demain, à la foire-franche ! y serez-vous tous ?

— Tous ! par la croix de Dieu ! s'écrièrent-ils. — Le mot de passe ? — Franchise ! — A demain ! »

Ils sortirent tous avec Landry et ses fils, et Jacqueline demeura seule et consternée. Elle se mit à prier Dieu, en pensant aux grands malheurs qui allaient advenir de cette guerre entre les paysans et les seigneurs. Pendant deux jours, elle resta enfermée chez elle, sans voir personne, sans entendre une parole humaine ; seulement, en regardant par la fenêtre, elle crut voir des lueurs rouges à l'horizon, comme les feux d'un vaste incendie. Vers le soir du second jour, une voisine frappa à l'huis ; Jacqueline ouvrit, inquiète et poursuivie cependant par le désir d'avoir quelques nouvelles. « Eh bien, Jacqueline, lui dit Marthe, vous savez ce qui se passe ? — Non, Marthe, je ne sais rien, répondit la pauvre fille tremblante.

— Il s'est ému grande noise à la foire-franche ; nos hommes ont joué des arcs et des bâtons contre les seigneurs et leurs soudoyers, et, je vous le dis à l'oreille, ils ont brûlé le château et mis à mort le châtelain !

— Mais qui cela ? — Qui serait-ce, si ce n'est votre père, le vaillant soudoyer, comme on disait autrefois, Jehannet, Nicolas le Grand-Ferré, Aubin, qui s'est fait loup-garou, Tristan, Pierron et tant d'autres ? sans armures, sans boucliers, avec des bâtons et des coutetes, ils ont fait merveille. Retiens ce que je te dis, ma fille, tous les seigneurs seront détruits !

— Plaise à Dieu que non, voisine Marthe ! ils sont créatures de Dieu comme nous.

— Tu verras ! tu verras ! Jacques Bonhomme peut ce qu'il veut. »

Les nouvelles de la voisine Marthe étaient très-véridiques ; et à toutes les misères de la France, abaissée sous le joug des Anglais, désolée par les grandes compagnies qui pillaient ce pays, venait se joindre l'implacable horreur des guerres civiles. Cent mille paysans avaient pris les armes ; les forteresses, les châteaux étaient pris et livrés aux flammes, les nobles se sauvaient dès qu'on signalait l'arrivée des terribles Jacques, qui poussèrent leurs entreprises jusqu'aux environs de Paris. Vaincus auprès de Meaux, ils revinrent en Picardie, et le pays fut ravagé comme si une armée d'infidèles y eût passé. Jacqueline n'avait pas de nouvelles de son père ni de ses frères ; elle n'osait sortir, et elle veillait la nuit près du foyer désert, attendant toujours que quelqu'un des siens vint s'y rasseoir. Pendant une de ces nuits d'angoisse, accoudée près de la fenêtre, elle regardait la campagne faiblement éclairée par la lune, et elle écoutait les bruits lointains. Tout à coup elle vit une lueur rouge s'élever au-dessus des tours du manoir de Boves. Le château apparut éclairé dans la nuit obscure, car de chacune de ses fenêtres sortaient des flammes, semblables à des

langues ardentes, qui dessinaient son image sur le ciel noir; Jacqueline regardait avec effroi : au même instant on frappa à la porte, elle ouvrit sans hésitation, et vit devant elle son frère Nicolas, pâle et perdant son sang par une profonde plaie qu'il avait reçue à la tête.

« Ma sœur, dit-il, je reviens pour mourir ! »

Elle le conduisit près du foyer, étancha le sang de sa blessure ; il s'assit et reprit haleine.

« Je me suis battu, reprit-il ; mais, grâce au ciel, c'était contre des Anglais ! Nous étions retranchés dans un petit fort, près du prieuré de Sainte-Corneille ; les Anglais sont venus nous assaillir, mais avec ma bonne hache je les ai mis hors d'état de mal faire. J'en ai tué quarante, ma sœur (1) ! »

Il se ranimait en parlant ainsi, mais l'oppression de sa poitrine et la pâleur de sa face témoignaient que la main de Dieu était sur lui. Il s'assoupit, et Jacqueline allait profiter de cet instant pour supplier la voisine Marthe d'aller chercher un prêtre, lorsque des pas pressés se firent entendre sur les feuilles sèches qui jonchaient le sentier, et l'on frappa un coup brusque à la porte. La bergère ouvrit encore. Un homme se jeta dans la maison, en s'écriant d'une voix suppliante : « Si vous êtes chrétiens, sauvez-moi ! »

Jacqueline frémit, et poussa l'étranger dans l'étable, dont elle ferma la porte : elle l'avait reconnu : ce fugitif suppliant, c'était messire Pierre de Coucy.

Nicolas s'était réveillé, mais en ne voyant dans la salle que sa sœur, il crut avoir fait un rêve et se rendormit. Jacqueline fit le signe de la croix, et entra dans l'étable ; le fier seigneur était là, contre le râtelier des vaches, pâle, se soutenant à peine, et sa riche cotte de mailles souillée de fange et de sang. « Vous m'avez sauvé, dit-il, les Jacques me suivaient de près, et j'allais être mis à mort, sans votre louable charité. Les entendez-vous ? les voilà ! ils accourent... que Notre-Dame m'assiste ! je saurai mourir en chevalier ! *Je suis le sire de Coucy.* »

En répétant la devise de sa maison, il prenait une plus ferme attitude. Jacqueline lui répondit : « On ne vous tuera pas... je leur parlerai. »

Elle courut à la porte et l'ouvrit : les Jacques étaient là, armés jusqu'aux dents. « Pourquoi, leur dit-elle avec assurance, pourquoi venez-vous troubler l'agonie de mon frère Nicolas, qui s'est si vaillamment comporté parmi vous ? Il dort, voyez ! »

À la vue de leur compagnon mourant près du foyer, ils se retirèrent en silence. L'un d'eux, à la prière de Jacqueline, courut chercher le père Antoine. Nicolas luttait contre la mort, et sa sœur, prosternée, élevait vers Dieu le sacrifice de ses larmes. Au bout d'une heure, l'ermite arriva, il réconcilia le moribond avec Dieu et l'assista jusqu'à son dernier moment. Lorsque Nicolas fut couché, immobile et glacé, sur son lit de paille, Jacqueline conduisit le père Antoine dans l'étable, et remit Pierre de Coucy à sa garde. Ils partirent ensemble, et les voisins vinrent laver et ensevelir le corps du pauvre Nicolas.

De mauvaises nouvelles se répandaient par tout le pays ; les Jacques avaient été battus ; le roi de Navarre, accompagné du comte de Saint-Pol, en avait tué trois mille : sur le soir la voisine Marthe accourut, et annonça à Jacqueline que Landry et Jehannet avaient été faits prisonniers et devaient être pendus en

la ville de Soissons, pour servir de *montré* et d'exemple.

Jacqueline veillait en ce moment auprès du cadavre de son frère ; elle se leva aussitôt, baïsa les mains pâles du mort, et dit aux voisines : « Je vais à Soissons ! ils ne refuseront pas à une fille la grâce de son père ! »

Elle sortit sans qu'on osât l'arrêter. Elle courut à l'ermitage ; le vieux religieux récitait l'office des morts. « Mon père ! s'écria-t-elle d'une voix à la fois impérative et suppliante, venez avec moi, venez leur dire que j'ai sauvé la vie de messire Pierre de Coucy, afin qu'ils ne tuent pas mon père et mon frère ! Venez à Soissons ! — J'y vais ! » répondit-il avec la promptitude de la charité.

Ils marchèrent aux dernières lueurs du jour, franchirent sans difficulté les portes de Soissons, et allèrent droit à l'abbaye de Notre-Dame, où le sire de Coucy et les dames de la maison s'étaient retirés. On les conduisit au logis des hôtes, dans une grande salle dans laquelle se trouvaient messire Enguerrand et son fils, armés en guerre. Jacqueline resta près de la porte ; le père Antoine s'avança, humble et calme, et dit au sire de Coucy : « Je viens vous prier de m'accorder la vie de deux de vos vassaux, Simon et Jehannet Landry. J'ai grandement à cœur cette prière. — Eh quoi ! mon père, s'écria impétueusement messire Pierre, vous écoutez cette tête rasée ? — Beau fils, répondit le vieillard en souriant avec douceur, votre père m'écoute, parce que cette tête rasée est celle d'un des compagnons de sa jeunesse ; vous, vous devez m'écouter, parce que je suis prêtre et vieux, et que je vous ai aidé dans votre fuite la nuit dernière. — Pardon, dit le jeune homme, je ne vous reconnaissais pas. — Mais moi, me reconnaissez-vous ! s'écria Jacqueline en se jetant aux genoux du chevalier. Vous avez promis de m'octroyer un don, je viens le réclamer à cette heure. Grâce pour mon père ! grâce pour mon frère ! »

Il la regarda avec attention. « Mon père, dit-il, voici celle qui m'a sauvé des Jacques... et, sur ma parole, c'est la belle bergère tout à la fois... »

— Je suis cette malheureuse créature ! grâce pour eux, messeigneurs ! »

Le vieux sire de Coucy regardait la pauvre fille avec compassion.

« Mon enfant, dit-il, je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de vous rendre votre père... mais il a suivi le chemin que nous devons tous suivre un jour... Si j'avais su que vous aviez sauvé mon fils, j'aurais demandé vie pour vie... »

Elle n'entendait plus, et s'était évanouie de douleur et de fatigue. La dame de Coucy accourut et fit porter Jacqueline sur son propre lit et la soigna avec tendresse ; mais pendant bien des nuits, pendant bien des jours, la bergère fut en proie à la maladie, et dans des rêves sinistres, elle voyait autour de son chevet la pâle figure de son frère mourant, ou Pierre de Coucy, revêtu de la peau du loup-garou, étendant les bras pour la saisir, et elle-même se débattant dans les hautes herbes de la prairie, et ne pouvant se sauver.

Cependant Jacqueline était jeune, elle guérit ; alors messire Enguerrand et la dame de Coucy lui parlèrent avec amitié et l'assurèrent que la vie de son frère Jehannet était saine et sauve ; puis le vieux chevalier lui dit : « Jacqueline, nous vous devons la vie de notre fils, vous êtes honnête et sage, je veux vous faire oublier vos malheurs : je vous affranchis et vous marie

(1) Historique.

à mon écuyer Gaultier de Ternois ; vous lui apporterez en dot les terres que votre père tenait à redevance. Êtes-vous contente ? »

Elle réfléchit et répondit avec douceur : « Messire, que Dieu vous rende vos bontés, mais pour moi, je n'ai qu'une grâce à requérir de votre miséricorde : j'ai le monde à dégoût, je ne veux pas me marier ; laissez-moi entrer en religion ; que je sois la servante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est tout ce que je désire. — Votre vœu sera accompli, répondit la dame de Coucy ; mais vous, bonne Jacqueline, vous prierez pour nous ! — Et Jehannet aura les biens que vous refusez ; dès ce jour il est franc et libre !... »

Jacqueline baisa les mains du vieux seigneur et de sa dame, et ne quitta plus l'abbaye de Soissons,

où elle vécut sœur converse, en profonde humilité et grand renom de sainteté. Jehannet fit souche de bons bourgeois ; seul, peut-être, il avait dû quelques avantages à la guerre de la Jacquerie, et c'était non pas à ses armes, mais à la charité courageuse de sa sœur qu'il les devait, car la vertu adoucit les cœurs que la force ne saurait dompter.

Le père Antoine, qui dans le monde s'était appelé le baron Godemar de Fay, mourut presque centenaire, et longtemps les peuples du Soissonnais vinrent visiter son tombeau, gardant souvenance, non du vaillant chevalier qui avait lutté contre le Prince Noir, mais du bon prêtre qui les avait consolés dans leurs misères, et qui s'était fait pauvre comme eux, afin de les mieux aimer.

EVELINE RIBBECOURT.

PETITE JACINTHE BLEUE.

Autrefois, petite Jacinthe bleue vivait humblement sur la colline, et sa tige gracieuse s'élevait sous le ciel pur, au milieu des herbes ses compagnes. Son parfum s'exhalait le matin pour la brise, durant le jour pour l'abeille ou le papillon, et la nuit pour Dieu seul. Solitaire, elle croissait loin des regards des hommes ; elle choisissait à son gré le sol pour se nourrir, la source pour se baigner, le soleil du levant pour ouvrir sa corolle : petite jacinthe bleue était libre.

Un jour elle vit avec effroi un homme s'avancer vers elle. De son ombre il la couvrait tout entière. « Retire-toi de mon soleil, » lui dit la douce fleur ; mais en vain, hélas ! car les hommes n'entendent pas le langage des plantes.

Tandis qu'il admirait ses couleurs délicates, sa taille svelte et sa tête timidement penchée, petite Jacinthe bleue tremblait. Elle tremblait comme si elle eût senti que l'heure de l'infortune était arrivée pour elle. Bientôt, en effet, le méchant arracha l'un après l'autre tous ses frères calices, en déchira toutes les fibres, enfin lui fit subir mille tortures en murmurant des noms bizarres et des mots intelligibles. Cet homme était un savant, instruit dans toutes les choses de la nature ; pourtant il ignorait les douleurs de la fleur expirante ; il ne songeait pas que l'homme ne doit point sans nécessité détruire les créatures de Dieu.

Ce n'était point assez encore ! Petite Jacinthe bleue allait bientôt perdre sa montagne, sa source d'eau claire et sa liberté !

« Viens, charmante fleur, lui dit l'homme barbare d'une voix qui trahissait la joie et l'orgueil de la conquête. Tu seras désormais l'ornement de nos jardins ; avec des soins ta parure deviendra plus éclatante ; tu revêtiras à ton gré la robe blanche des vierges, la tunique safran de l'hymen, ou la chlamyde rose de la dame romaine ; tu emprunteras à la jeune fille les fraîches nuances de ses joues, au ciel son azur, aux rois leur pourpre même. Une eau plus abondante baignera tes pieds frères ; un sol plus propice te fournira une sève plus féconde ; la chaleur et le soleil te seront dispensés avec plus de mesure ; enfin tu vivras comme une princesse au milieu des autres fleurs jalouses de ta beauté ; mais toute la gloire sera pour moi, qui le premier t'aurai montrée au monde. »

Petite Jacinthe bleue supplia vainement, pleura

vainement ; l'homme ne l'entendit pas ou ne voulut pas la comprendre. Elle se sentit enlever de la terre par une force contre laquelle elle ne pouvait rien ; et quand les fils déliés de sa racine virent le jour pour la première fois, petite Jacinthe bleue s'évanouit de douleur.

Lorsqu'elle revint à la vie, elle était dans un vaste palais de verre, au milieu d'arbustes précieux et de plantes rares, dont les parfums divers lui semblaient étranges, et tout d'abord lui causèrent un grand malaise. Elle ne sentait plus la brise ni le vent, mais une chaleur surnaturelle qui la plongeait dans une mortelle langueur. Peu à peu elle s'y habitua, néanmoins. Mais chaque jour des hommes semblables à celui qui l'avait ainsi emprisonnée venaient pour la voir. Ils la considéraient d'un œil curieux, en louant sa beauté. Les indiscrets !... ils osaient plonger leurs regards jusqu'au fond de son cœur plein de mystères !... Petite Jacinthe bleue en rougit de honte et devint-violette.

L'été passa, elle était fanée ; mais les sucs généreux d'une terre nourricière continuaient de circuler dans ses veines. De larges feuilles, pareilles à des rubans de soie, entourèrent, comme d'un manteau, la tige nue de la fleur vieillie. Puis l'hiver vint, mais pour elle sans rigueur. Pour la première fois, la neige ne la couvrit point de son blanc linceul ; pour la première fois, elle ne sentit point l'étreinte de la terre glacée. Au contraire, la chaleur lui semblait plus forte, et le soleil plus brillant à travers les vitres ardentes qui reflétaient mille fois son image. Petite Jacinthe, croyant le printemps de retour, se décida à refleurir. Mais, là !... durant ces longs jours d'esclavage, son teint avait pâli ; elle était devenue d'une nuance indescrivable. Elle n'était plus violette, elle n'était pas rose, elle n'était pas encore tout à fait blanche. Aussi, ne se reconnaissait-elle plus elle-même lorsqu'elle se mirait dans les gouttes d'eau que chaque jour on répandait autour d'elle pour tenir lieu de rosée. Petite Jacinthe vécut ainsi parmi des fleurs étrangères ; les années se succédèrent, et toutes lui amenèrent de nouveaux chagrins. Tantôt on l'exposait aux brûlants rayons du Midi, tantôt à la lumière pourprée de l'Occident ; d'autres fois dans un terrain aride et sec, ou bien dans un lieu si humide que ses pieds nus baignaient dans l'eau. Et chaque

changement d'existence produisait un changement de couleur.

Maintenant, elle s'est accoutumée à sa nouvelle vie; ses lourdes feuilles se recourbent et se brisent sous leur propre poids. Sa taille s'élève droite et hardie; sa tête flexible ne s'incline plus vers la terre, mais, plus riche, plus brillante, plus fastueuse, elle semble orgueilleuse de son éclat, Petite Jacinthe est devenue la reine de nos printemps; ses parfums les plus suaves

embauvent nos demeures, ses guirlandes gracieuses couronnent les têtes de nos jeunes filles; elle n'est plus humble, ignorée, solitaire. Petite Jacinthe n'est plus bleue... Mais aussi elle ne peut plus choisir le sol sur la montagne, la source bien-aimée, la brise du matin et le soleil levant; elle n'est plus libre, et ne rougit plus quand les regards des hommes pénétrèrent les mystères de son cœur.

Mlle ROYER.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand prince qui trouva dans les travaux d'une araignée une utile leçon de courage et de persévérance?

CORRESPONDANCE DE FAMILLE.

(Lettre troisième.)

Édouard M*** à sa sœur.

Paris, 8 décembre 1853.

Chère et bonne Eulalie,

Le président de notre conférence m'a adjoint à un confrère expérimenté, avec lequel je fais un noviciat de charité. Nous venons de visiter ensemble les familles qui lui sont confiées... Que de misères inconnues au monde et qui remueraient jusques au fond des entrailles, ces femmes, ces jeunes gens qui demandent aux spectacles, aux romans, un peu d'émotion! Ce que l'on prend chez eux pour de l'insensibilité n'est bien souvent que de l'ignorance.

J'ai suivi Frédéric (c'est le nom du jeune homme que j'accompagnais) au sein de plusieurs familles dignes de pitié. La première habitait une mansarde nue, délabrée; deux chaises et une table boiteuse formaient le mobilier; l'âtre était vide et froid, quoique nous fussions en décembre. Dans un coin de cette misérable chambre, couché sur une paille, nous vîmes un pauvre petit garçon qui portait sur le visage les traces évidentes d'une fièvre typhoïde. Sa mère le veillait avec une sollicitude touchante, et des larmes coulaient de ses yeux quand elle voyait son pauvre enfant trembler à la fois de fièvre et de froid, car il n'était couvert que de quelques vêtements en lambeaux. L'aspect de cette petite tête pâle et souffrante, appuyée sur la toile grise de la paille, la vue de cette mère si douloureusement éprouvée, me navraient le cœur, et je pensais à nos maladies d'enfants, à nos lits blancs et chauds, et aux soins intelligents et tendres que notre mère nous prodiguait. Heureuses les mères, même dans leur malheur, lorsqu'à la maladie de leur cher enfant ne vient pas s'ajouter l'angoisse et l'impuissance de la misère!

Pendant que je rêvais, Frédéric agissait. Il avait tiré son calepin, il inscrivait : *Julien Moreau, Hôpital des Enfants*; il dit quelques mots affectueux à la bonne mère, lui donna des bons de pain et de bois, et nous nous retirâmes.

« Allons maintenant chez une famille pauvre que je ne connais pas, mais qui m'est recommandée, me dit mon compagnon, chose extraordinaire, par une femme malheureuse elle-même. J'avais eu la bonne fortune de lui rendre quelques services; hier, elle vint

me trouver et me dit : — Monsieur, vous avez été bien bon pour moi, je ne puis vous payer autrement qu'en vous indiquant une nouvelle bonne œuvre. Allez telle rue, tel numéro, chez un ouvrier nommé Laporte, il y a là du bien à faire. » Je la remerciai, et nous voici arrivés. »

Ce fut encore une femme qui nous reçut; un petit enfant s'attachait à sa robe, elle en portait un autre entre ses bras. « Votre mari est-il ici, madame ? » lui demanda Frédéric. Elle répondit les larmes aux yeux : « Hélas ! non, monsieur, il est à l'Hôtel-Dieu. — Il est malade ? — Blessé, monsieur ; il est tombé d'un échafaudage au moment où il allait planter le bouquet au haut d'un toit... Laporte est maçon, monsieur... — Il n'est pas en danger, j'espère ? — Ah ! Dieu le fasse, monsieur ! que deviendrais-je ? que deviendraient ces enfants ? nous sommes bien misérables... tout est si cher, monsieur ! — Vous n'êtes pas aidés ? — Personne ne nous connaît, nous n'avons jamais rien demandé, le travail de Laporte nous suffisait, mais maintenant !... »

Frédéric prit encore une note, laissa une offrande à la pauvre femme, et nous sortîmes.

« Nous allons à l'Hôtel-Dieu, dit-il, visiter le pauvre malade, et nous recommanderons sa femme et ses enfants à une œuvre de dames qui s'occupent de la visite des pauvres mères de famille. On mettra la petite fille à l'école, on procurera du travail à sa mère, et quand le blessé, convalescent, sortira de l'hôpital, ces dames ne l'abandonneront pas. Allons le rassurer et le consoler. »

J'entrai avec un sentiment de respect dans ce vieil édifice, élevé à l'ombre de la cathédrale, et qui a vu tant de misères et tant de dévouements. Vaste et d'un aspect sombre, on sent cependant que tout a été mis en œuvre pour le soulagement des malades; les salles sont propres et aérées, les lits bien tenus, les remèdes d'un choix excellent; les célébrités médicales dont la science éclaire l'Europe se font gloire d'occuper un poste à l'Hôtel-Dieu; et par-dessus tout, les pauvres y trouvent l'infatigable dévouement, la tendre abnégation des religieuses Augustines. Pendant que nous

parcourions les longs corridors qui conduisent à la salle des blessés, Frédéric me dit :

« Paris compte huit hôpitaux généraux qui renferment trois mille quatre cent vingt lits; huit asiles ouverts à la maladie, à la vieillesse et aux tristes infirmités; six hôpitaux spéciaux et trois maisons de retraite où les vieillards sont admis moyennant une faible pension. Ces établissements divers, qui accueillent l'enfant du pauvre à son entrée dans la vie, qui le secourent dans ses maladies, qui le reçoivent enfin dans sa vieillesse, absorbent chaque année une somme de douze millions : aumône magnifique que la ville de Paris offre aux malheureux abrités dans son sein. En vérité, ajouta-t-il, de toutes les institutions publiques, je n'en connais aucune qui me paraisse aussi noble et aussi consolante que celle d'un hôpital; j'aime cette haute manifestation de la pitié de l'homme pour l'homme : il me semble que les opulents fondateurs, princes ou rois, que les religieux hospitaliers, que les dévoués magistrats se soient dit, en élevant ces temples à l'infortune : *Homme, rien de ce que souffre l'homme ne m'est étranger!* »

Il s'interrompit : nous entrions dans la salle silencieuse, où des rangées de lits aux rideaux blancs s'alignaient comme des tentes. Les religieuses, aux robes blanches et aux voiles noirs, parcouraient d'un pas muet et léger les allées formées par les lits, anges de paix veillant au chevet des pauvres malades. On nous indiqua le numéro de Laporte; le pauvre homme souffrait beaucoup, et l'inquiétude ajoutait aux douleurs de sa blessure. Frédéric le consola, lui promit de venir le voir et d'assurer du secours à sa famille, et après avoir passé un quart d'heure auprès de lui, nous partîmes en disant : « A bientôt! » et en le laissant plus tranquille.

« Les dames, me dit Frédéric, ont formé une œuvre spéciale pour la visite des pauvres malades dans les hôpitaux, œuvre excellente et consolatrice, qui adoucit bien des maux, rassure et réjouit des êtres abandonnés et prêts à tomber de l'ennui dans le désespoir. Des femmes du meilleur monde quittent chaque jour leurs maisons, leur intérieur si doux, leurs plaisirs, leurs études, et viennent ici, ou dans les autres hôpitaux de Paris, s'asseoir au chevet des femmes malades, causer avec elles, les réjouir et les éclairer par une lecture choisie à propos dans un bon livre, les rassurer sur le sort de leurs familles, auxquelles ces dames portent des secours, et leur adoucir autant que possible l'éloignement des êtres aimés, maris, enfants, que les malades ont dû laisser au logis. Cette œuvre, conçue dans l'esprit de l'Évangile, fait un bien immense; elle se divise en trois catégories : la première, ce sont les dames visiteuses, celles qui ont le loisir et le courage nécessaires pour des visites fréquentes dans ce lieu de tristesse; la seconde, ce sont les dames assistantes, qui s'occupent à visiter les familles des pauvres malades, et qui pourvoient à leurs besoins; la troisième, ce sont les dames collectrices, qui recueillent les souscriptions et qui travaillent à l'aiguille et font les vêtements que l'on distribue aux enfants des malades. Mais nous voici aux bureaux d'administration

de l'Hôpital des Enfants : nous allons solliciter une place pour ce pauvre petit Julien. »

Cette cause fut bien plaidée et promptement gagnée; triomphants, nous primes un fiacre, et, au pas haletant de deux rossinantes, nous volâmes vers la maison de notre pauvre malade. On l'enveloppa le mieux qu'on put, et une heure après nous avions la satisfaction de le voir installé dans un petit lit blanc, et d'entendre l'élève de service nous assurer qu'il ne croyait pas ce malade en danger.

En revenant chez nous, Frédéric me dit : « J'ai vu, il y a quelques années, en Belgique, des infirmeries spéciales destinées aux enfants, et qui m'ont paru bien organisées. On les devait à la charité de quelques dames, des mères sans doute. Elles avaient loué une maison avec un grand jardin; on avait placé dans des salles bien aérées des lits et des berceaux en fer; deux ou trois religieuses faisaient le service; un bon médecin donnait des soins ordinairement gratuits, et chaque jour une jeune personne, membre de la Société de Charité, fille ou sœur d'une des fondatrices, venait présider aux repas, aux jeux des enfants convalescents, et donner des soins de jeune mère aux plus malades. Elle allait de chambre en chambre, consolant les petits ou se réjouissant avec eux; elle savait leurs noms; ils la tiraient familièrement par la robe, comme une sœur aînée; elle les faisait dîner, en ayant soin de leur faire dire leurs prières; et dans les moments perdus elle travaillait au linge de l'hôpital. C'était simple et charmant (1), et un de ces établissements, qui avait reçu en un an plus de deux cents enfants, n'avait pas dépensé, pour chacun d'eux, plus de cinquante-un centimes par jour. Des cotisations volontaires, un concert, couvraient les dépenses. Je voudrais voir ces établissements se multiplier, car l'enfance a besoin de soins spéciaux, et elle perd à son contact avec un âge plus avancé. »

Nous étions arrivés au seuil de ma maison, Frédéric me serra la main et me quitta; — je t'écris le résultat de ma journée; il me semble que ma lettre pourrait te fournir quelques idées... ne pourrais-tu pas, de retour à la ville, organiser une œuvre pour la visite des pauvres femmes malades, et pour la visite de leurs familles délaissées? Ne serait-il pas possible de créer à *** un hôpital d'enfants? Tout me paraît possible à l'esprit d'association et de zèle. Je laisse mes idées et mes désirs à ta sagesse, qui décidera. — Je t'écirai bientôt, et je prévois que je pourrai te parler des écoles d'enfants et des hospices pour la vieillesse les deux extrémités de la vie. — Adieu, bonne et bien-aimée sœur; aime-moi comme je t'aime,

ÉDOUARD (2).

(1) La ville d'Anvers possède un de ces utiles établissements, entièrement soutenu par les jeunes personnes de la ville, qui consacrent aux petits enfants malades les ressources et le temps dont elles disposent.

(2) La présidente de l'Œuvre de la visite des malades dans les hôpitaux est madame de Gontaut-Biron; la trésorière, madame de la Boullerie.

LE PROGRÈS MUSICAL

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 6.

Nous n'avons pas voulu laisser passer une aussi belle occasion d'être agréable à nos jeunes abonnés. Nous donnons, nous aussi, des étrennes à notre manière, c'est-à-dire en offrant dans notre catalogue de janvier un grand nombre de morceaux nouveaux, très-richement édités chez MM. Leduc, Bonoldi, Petit, etc.

Nous ne pouvons pas entrer dans de minutieux détails sur chacune de ces œuvres, mais nous signalerons particulièrement le *Page de Kermis*, de F. Brisson, morceau de salon, élégant et de première force. Puis, du même auteur, *les Abeilles*, délicieuse composition, pleine de délicatesse et de mélodie. Nous prions les abonnés de se souvenir que ce morceau ne restera dans notre catalogue que pendant le mois

de Janvier seulement. Nous citerons encore la *grande fantaisie sur la Sonnambula* de Bellini, par A. de Kotskil, comme une œuvre importante et sérieuse, et comme aussi une des meilleures traductions qui ont été faites de ce ravissant opéra. Ensuite, dans la musique moyenne force et facile, on trouvera des études, des fantaisies, des boléros, des valse caractéristiques, de la musique de danse, le tout de nos excellents auteurs Messemackers, Decombes, Moniot, Delisle, Roulland, etc.

Dans nos prochains catalogues nous continuerons comme par le passé à publier toutes les nouveautés à mesure qu'elles paraîtront, et apporterons le plus grand soin dans le choix des œuvres nombreuses que nous offrirons.

ÉDUCATION MUSICALE.

Noël ! Noël ! Hosanna ! allégresse ! gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

Saints cantiques, hymnes sacrées, pieux et antiques chants, retentissez dans nos temples à l'heure de minuit !

Voici la fête de Noël, voici le *Christmas* vénéré. Quelle pompe nos églises ne déploient-elles pas pour célébrer cette solennité : la messe de minuit ! Quand l'orgue soupire de lentes harmonies ; quand un chœur de voix parfaitement massé, parfaitement homogène, fait retentir la voûte de ses strophes sonores ; quand, au-dessus de la foule agenouillée, la cloche annonce le moment de l'Élévation ; quand, au milieu du silence profond, l'heure majestueuse de minuit tinte les douze coups, alors le front le plus orgueilleux s'abaisse, l'âme la plus tiède adore, l'esprit le plus sceptique croit.

Foi, Amour, Espérance, trinité sainte, emportez nos pensées sur vos ailes de flamme.....

En France, notre jour de l'an est le jour commémoratif des cadeaux, des souhaits, des surprises. Mais en Allemagne, en Angleterre, l'arbre de Noël joue un grand rôle. L'arbre de Noël dans beaucoup de maisons, consiste en un immense arbuste que l'on surcharge, à chaque branche, de joujoux, d'ornements, de menus objets de toute espèce. Le 24 décembre venu, on illumine le bienheureux arbre d'une centaine de bougies lilliputiennes, et les enfants ravis se précipitent sur tout ce qui, depuis longtemps peut-être, flatte leurs mignonnes convoitises, poupées de Nuremberg, chevaux de bois, et le reste.

Dans certaines localités et surtout à Paris, généralement dans les classes peu aisées, il est resté une vieille tradition qui a quelque chose de touchant. Pendant que l'enfant dort, la mère empressée met dans la cheminée un soulier, et dans ce soulier quelque petit présent. Le matin venu, l'enfant court à la che-

minée et va recueillir son jouet, persuadé que c'est l'Enfant-Jésus qui, pendant la nuit de Noël, a déposé le don. Cette tradition a donné lieu ces jours-ci à un fait que je vais relater ici.

Une toute petite lady de dix à douze ans avait, dans sa cassette particulière, quelques guinées qu'elle résolut de convertir en beaux napoléons pour les envoyer pendant la nuit de Noël, par l'Enfant-Jésus, à une pauvre petite fille de son âge. Accompagnée de sa gouvernante et munie de son offrande, elle monte, à huit heures du soir, le sixième noir et escarpé occupé par la famille indigente qu'elle veut visiter. Puis, s'adressant à la mère confuse et touchée d'une semblable visite :

« Madame, dit l'enfant généreuse, voici cinq pièces d'or pour votre petite fille. Faites-moi le plaisir de ne pas lui parler de moi, et mettez cette monnaie dans le soulier, et le soulier dans la cheminée. Je me réjouis d'avance de la surprise que cela lui causera demain matin.

— Hélas ! dit en hésitant la mère avec les larmes aux yeux, hélas ! mademoiselle, ma pauvre enfant n'a pas de souliers.

— Ah ! grand Dieu ! est-il possible ? »

Et la jeune Anglaise descendit avec précipitation, et acheta immédiatement les souliers, sans lesquels, selon elle, son offrande ne pouvait parvenir.

De Noël au jour de l'an il n'y a qu'un pas, il y a huit jours, et ces huit jours passent comme une ombre. Plus de soirées, de concerts, de théâtres, on est entièrement à la famille. Tout est rejeté après ce premier de l'an consacré, après cette époque traditionnelle. Les boulevards se remplissent d'une multitude de petites baraques encombrées d'objets à bas prix. Le pain d'épice domine. Mais le sucre d'orge et la praline colorée soutiennent assez bien leur réputation. C'est un piquant spectacle à voir que cette espèce d'immense foire installée dans le quartier le plus luxueux et le plus élégant de Paris. C'est une bonne et paternelle pensée qu'une pareille autorisation donnée à ces braves éta-

lagistes en plein vent. Eux y trouvent une vente certaine, et les populations des quartiers noirs et lointains de la grande ville peuvent au moins venir faire leurs modestes emplettes d'étrennes sur ces boulevards tant recherchés, sans craindre les prix fabuleux des magasins en réputation.

Étrennes. Qu'est-ce que ce mot dit? Quelle est l'idée qu'il rappelle? Le premier janvier ne ramène-t-il pas une série de devoirs, de préoccupations, le tout plutôt fait pour attrister que pour réjouir? Quel poète, quel penseur, quel philosophe, n'a songé ce jour-là plus particulièrement à la rapidité des jours, à l'instabilité des choses, à la futilité de tant de projets faits et défaits? Je ne sais pourquoi le jour de l'an me semble empreint d'une indicible mélancolie. Un livre de poésie est sous ma main, je l'ouvre. — M. Théophile Gautier me rend en beaux vers l'écho de ma pensée. Qu'est-ce que rappelle le jour de l'an? dis-je. — Voici la réponse :

Un à-compte d'un an pris sur les ans qu'à vivre
Dieu veut bien nous prêter; une feuille du livre
Tournée avec le doigt du temps;
Une scène nouvelle à rajouter au drame;
Un chapitre de plus au roman dont la trame
S'embrouille d'instant en instant;

Un autre pas se fait dans cette voûte morne
De la vie et du temps, dont la dernière borne,
Proche ou lointaine, est un tombeau;
Où l'on ne peut poser le pied qu'il ne s'enfoncé;
Où de votre bonheur toujours à chaque ronce
Derrière vous reste un lambeau.

Du haut de cette année avec labeur gravie,
Me tournant vers ce mois qui n'est plus dans ma vie
Qu'un souvenir presque effacé,
Avant qu'il ne se plonge au sein de l'onde noire,
Je contemple un moment, des yeux de la mémoire,
Le vaste horizon du passé.

Ainsi le voyageur, du haut de la colline,
Avant que tout à fait le versant qui s'incline
Ne les dérobe à son regard,
Jette un dernier coup d'œil sur les campagnes bleues
Qu'il vient de parcourir, comptant combien de lieues
Il a fait depuis son départ.

Et moi aussi, mesdemoiselles, je veux vous faire un souhait en commençant cette année.

Et ce souhait le voici :

Je désire de tout mon cœur que vous deveniez de très-bonnes musiciennes.

— Ne le sommes-nous pas encore? vous écrierez-vous.

Je ne dis pas cela; mais enfin, dans le nombre et parmi vous toutes, il y a probablement, il y a certainement des degrés.

Et puis peut-être nous méprenons-nous sur les mots.

Être très-bon musicien dans la complète acception du mot, c'est une chose bien plus rare que vous ne le croyez.

Or, vous souhaiter cette chose rare, c'est vous souhaiter beaucoup.

Tout chemin mène à Rome, dit-on; — ici, le proverbe a tort; un seul chemin conduit à la connaissance parfaite de l'art musical,

Le commencement de ce chemin, c'est le solfège; la fin, c'est l'harmonie.

Vos excellents professeurs vous disent tous les jours la même chose, mais leurs conseils ne vous empêchent pas de posséder la méthode traditionnelle.

Eh bien, mes prochaines causeries sur le solfège et l'harmonie ne seront rien autre chose pour vous qu'un feuillet détaché de ces méthodes.

Maintenant, pour terminer cet entretien, je pense, mesdemoiselles, vous être agréable en vous mettant sous les yeux une anecdote fort intéressante, extraite des *Soirées de l'orchestre* de M. H. Berlioz.

Ce fait est d'autant plus curieux, qu'il est fort rare de trouver le nom du grand génie politique de la France mêlé à des questions musicales.

Dans cette circonstance, Napoléon fit preuve d'un sentiment musical dont très-probablement on ne le croyait pas doué. Un concert avait été arrangé pour un soirée aux Tuileries; sur les six morceaux du programme, le n° 3 était de Paisiello. A la répétition, le chanteur de ce morceau se trouve incommode et hors d'état de prendre part au concert. Il faut remplacer l'air par un autre du même auteur, l'empereur ayant toujours témoigné pour la musique de Paisiello une préférence marquée. La chose se trouvant fort difficile, Grégoire, secrétaire de la musique de Napoléon, imagina de substituer au n° 3 manquant un air de Générali qu'il mit hardiment sous le nom de Paisiello. Il faut avouer, entre nous, monsieur le secrétaire, que vous preniez là une liberté bien grande; c'était une belle et bonne mystification que vous vouliez faire subir à l'empereur. Quoi qu'il en soit, à la grande surprise des musiciens, l'illustre dilettante ne fut point dupe de la supercherie. En effet, à peine le n° 3 était-il commencé, que l'empereur, faisant de la main son signe habituel, suspend le concert.

— Monsieur Lesueur, s'écrie-t-il, ce morceau n'est pas de Paisiello.

— Je demande pardon à Votre Majesté; il est de lui, n'est-ce pas, monsieur Grégoire?

— Oui, sire, certainement.

— Messieurs, il y a quelque erreur là-dedans; mais veuillez bien recommencer.

Après vingt mesures, l'empereur interrompt le chanteur pour la seconde fois.

— Non, monsieur Lesueur, non, c'est impossible, Paisiello a plus d'esprit que cela.

Et Grégoire d'ajouter d'un air humble et confit :

— C'est sans doute un ouvrage de sa jeunesse, un coup d'essai.

— Messieurs, répliqua vivement Napoléon, les coups d'essai d'un grand maître comme Paisiello sont toujours empreints de génie, et jamais au-dessous de la médiocrité, comme le morceau que vous venez de me faire entendre.

Nous avons eu en France depuis lors bien des directeurs, administrateurs et protecteurs des beaux-arts, mais je doute qu'ils aient jamais montré cette pureté de goût dans les questions musicales auxquelles ils se trouvaient mêlés, pour la damnation des virtuoses et des compositeurs. Beaucoup d'entre eux, au contraire, ont donné des preuves nombreuses de leur aptitude à prendre du Pucita ou du Gavaux pour du Mozart et du Beethoven, et *vice versa*.

Et pourtant, à coup sûr, Napoléon ne savait pas la musique.

JULIETTE DILLON.

REVUE MUSICALE.

Le mois de décembre est assurément le plus triste de l'année. Le soleil ne jette plus sur la terre que des rayons débiles, enveloppés de nuages glacés. La mode, cette reine des cités heureuses, n'a pas encore lancé dans l'arène du monde élégant son petit gant coquet et parfumé. Bon nombre de châtélains surveillent, au fond de leur manoir, la coupe des bois et le labeur des champs. Naples, Nice et Florence gardent un mois encore, sous leur ciel radieux, une foule de touristes. Cependant le Théâtre-Italien a jeté la première note dans ce monde silencieux et ennuyé, note qui a éveillé autant d'admirateurs que de critiques, autant d'espérances que de désenchantements.

L'Ernani de Verdi, opéra dans lequel mademoiselle Cruvelli fit ses débuts avec un grand succès, en 1848, vient d'être interprété de nouveau par madame Bosio, Bettini, Graziani et Gassier. Malgré le talent incontestable des artistes, et la portée sérieuse de l'œuvre du maître, cet ouvrage a rappelé le *Nabucco* du même auteur, dans lequel des qualités brillantes se mêlaient à de nombreux défauts. Ce qu'on peut reprocher au compositeur, ce qui se retrouve dans tous ses opéras, c'est un amour immodéré des effets violents, qui ne laissent presque aucune place aux charmes de la mélodie. L'expression énergique, l'ampleur du style, la vigueur de l'instrumentation, la puissance des ensembles vocaux, le mouvement, l'audace, la vie, voilà certes ce qui fait de l'opéra de Verdi une œuvre infiniment remarquable. Mais, avouons-le, il règne dans cet ouvrage une force continue, une brutalité constante, qui fatiguent l'auditeur et contraignent les artistes à dépasser la limite de leurs moyens. Le sentiment y est sacrifié à des effets factices, la grâce y semble un luxe inutile.

Il s'y trouve cependant quelques morceaux d'une facture élégante et facile. La cavatine d'Ernani et celle d'Elvira, ont toutes deux une allure décidée, beaucoup d'éclat et un coloris poétique. Le cantabile *Da quel che l'ho veduta*, renferme de belles phrases d'un rythme large et savant; mais lorsque le duo devient trio, le bruit assourdissant des trois voix mêlées au tumulte de l'orchestre ne laisse plus pénétrer jusqu'à l'oreille la moindre note mélodieuse. En revanche, l'ensemble est un morceau superbe; la strette un peu triviale qui le termine n'efface pas l'impression grandiose qu'il a produite. Le finale du troisième acte est d'un effet très-pompeux. Le chœur des conjurés est trop bruyant; le trio du quatrième acte, qui n'exprime qu'une rage démesurée, ébranle les nerfs sans toucher le cœur. Bref, Verdi a plus de majesté que de tendresse, plus de vigueur que de grâce, plus d'éclat que d'élégance. La situation épileptique du drame, les violences du style ne conviennent guère au talent de madame Bosio. Il semble que, précipitée dans une

fournaise ardente, elle demande, elle implore un peu d'air pur. Elle a dit sa cavatine du premier acte sans mélancolie, mais avec grâce, sans passion, mais avec esprit; elle s'est admirablement tirée du trille qui sert de rentrée dans l'Allegro. Mais dans cette musique furieuse, il y a beaucoup de morceaux dont elle n'a pu suivre la marche haletante, et l'on a souffert de la fatigue et de l'épuisement qui se faisaient sentir dans sa voix.

Le Théâtre-Lyrique a repris *Maître Wolfram*. Cet ouvrage a fait connaître au public un nouveau compositeur qui a beaucoup d'avenir. M. Reyer a la modulation fantasque de l'école allemande. Sa mélodie a de la distinction, du caprice et de la verve.

Thalberg vient de publier une œuvre intitulée : *L'Art du chant appliqué au piano*. Quel homme autant que lui a su tirer de cet instrument ingrat des sons moelleux, profonds et nuancés? Les partisans exclusifs de la musique instrumentale ne vont-ils pas trouver dans ce recueil une mine jusqu'alors inexploitée? Tout ce que le merveilleux talent de Thalberg a d'individuel et de saisissant, il en livre généreusement le secret aux artistes, qui pourront lire bien des ouvrages et entendre bien des compositeurs sans trouver un semblable guide.

Qui le croirait? M. Félix Godefroid, le grand harpiste, dont les compositions si harmonieuses, si vivement colorées, si remplies de fantaisies neuves, sont admirées de tous les véritables amateurs de bonne musique, M. Godefroid vient de faire paraître un album à l'usage des pianistes. Pauvre harpe! instrument divin dont les cordes sonores résonnent dans les plus secrètes régions de l'âme; voix mélodieuses ou éclatantes qui semblaient descendre du ciel pour accompagner les rêveries d'Ossian et les stances de Métastase. Pauvre harpe! il faut donc te dire adieu! n'est-il pas triste de voir qu'un des premiers harpistes du monde, ne trouvant pas d'acheteurs pour les compositions auxquelles il est propre, soit contraint à écrire pour un instrument qui ne traduit qu'imparfaitement la grâce et la profondeur de ses pensées? Hélas! la harpe n'est plus à l'ordre du jour! le piano trône en souverain depuis la mansarde jusqu'au boudoir, depuis le salon jusqu'à la salle de concert.

Aujourd'hui, on ne sait plus écouter, on danse; on ne sait plus admirer, on s'amuse. On se moque des pauvres esprits qui en sont encore aux ferveurs et aux naïvetés d'un culte solitaire. Un philosophe a dit : *Il faut rire vite de peur de mourir sans avoir ri*. Et l'on rit, et l'on polke, et l'on a plus besoin d'un piano pour remuer les jambes que d'une harpe pour remuer l'âme.

MARIE LASSAVER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MENU ORDINAIRE EN HIVER.

DINER.

LE DIMANCHE.

HORS-D'ŒUVRES.

Beurre.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉES.

Côtelettes de mouton grillées
et panées.

RÔT.

Un canard sauvage.

ENTREMETS.

Crème au café.

Radis.

Pieds de cochon.

Conserve de pois.

DESSERT.

Poires et pommes.

Fromage.

LE LUNDI.

Potage au tapioca.

ENTRÉES.

Bœuf en miroton.

Salmis de canard.

RÔT.

Carré de veau.

ENTREMETS.

Salsifs au blanc.

DESSERT.

Poires et pommes.

Biscuits.

LE MARDI.

Potage au riz et à la purée de carottes.

ENTRÉE.

Blanquette de veau.

RÔT.

Gigot de mouton.

ENTREMETS.

Haricots blancs.

Beignets de pommes.

DESSERT.

Fruits secs.

Fromage.

LE MERCREDI.

Potage au naturel.

RELEVÉ.

Bœuf avec légumes.

ENTRÉE.

Hachis de mouton aux cornichons.

RÔT.

Pigeons.

ENTREMETS.

Épinards.

DESSERT.

Oranges.

Biscuits et macarons.

LE JEUDI.

Potage à la julienne.

ENTRÉES.

Boulettes de bœuf et de pommes de terre.

Fricandeau à la chicorée.

RÔT.

Côte de bœuf au jus.

ENTREMETS.

Gâteau de semoule.

DESSERT.

Poires, pommes, nêles, fromage.

LE VENDREDI.

Potage à la purée de pois.

RELEVÉ.

Raie au beurre noir.

ENTRÉE.

Anguille à la poulette.

RÔT.

Friture de soles.

ENTREMETS.

Pommes de terre à la maître d'hôtel.

Flan.

DESSERT.

Confitures de cerises.

Biscuits.

LE SAMEDI (gras).

Potage au vermicelle.

ENTRÉE.

Haricot de mouton aux navets.

RÔT.

Poulet au cresson.

ENTREMETS.

Petits choux de Bruxelles.

Gâteau de mousseline.

DESSERT.

Poires et pommes.

Fromage.

LE SAMEDI (maigre).

Potage aux herbes.

RELEVÉ.

Morue au beurre blanc et aux pommes de terre.

ENTRÉES.

Macaroni.

Omelette.

RÔT.

Cabillaud grillé aux cornichons.

ENTREMETS.

Salsifis frits.

Riz au lait.

DESSERT.

Fruits secs.

Fromage (1).

(1) Nous offrons à nos lectrices des menus pour tous les jours de la semaine, simples et à la portée des fortunes ordinaires. On sait que la variété dans l'alimentation est une des conditions de l'hygiène, et qu'il est bon de faire alterner la viande de boucherie avec la volaille, le poisson, les légumes et les farineux.

CORRESPONDANCE.

« Ah ! le beau jour pour notre Paris que le jour de l'an, ma chère amie !... Quel air de fête, quelle animation y règnent ! Deux semaines à l'avance les magasins se parent à l'envi, et font l'exhibition de tous leurs trésors ; on dirait de petits palais enchantés, où la baguette des fées crée merveille sur merveille. Chacun court, se presse, pour acheter, pour donner. Qui n'a pas quelques étrennes à offrir ? Mais que choisir parmi tant de belles et séduisantes choses ? On cherche, on regarde, on admire, et voilà que l'on est ébloui, fasciné ; gare ! on ne s'en tirera que la bourse bien légère... Pour échapper aux tentations qui surgissent de tous côtés en ce moment, il faudrait, à la façon d'Ulysse, se boucher les yeux, se boucher les oreilles, et peut-être bien aussi préserver l'odorat des parfums qui s'exhalent aux abords de certains confiseurs... Mais qui songe à prendre de pareilles précautions ? La prudence du roi d'Ithaque n'est plus à l'ordre de nos jours... Pourtant, qui s'expose aux périls y périra, et le proverbe n'eût jamais plus raison que maintenant... L'on veut voir, et l'on tombe tout droit dans le piège, et l'argent roule et les marchands rient dans leur barbe... Impossible d'imaginer ce qui se dépense à Paris pendant ces quelques jours... C'est à croire que la Seine charrie de l'or... Pauvre comme riche, tout le monde se met en frais, car il y a des séductions pour

toutes les conditions, pour toutes les bourses. A côté des somptueux magasins, les modestes boutiques en plein vent étalent aux yeux du peuple ravi mille riens charmants, mille jolies bagatelles, mises par leur bon marché à la portée de tous... Le pauvre aussi connaît donc le bonheur de donner ; là il vient faire ses emplettes, et souvent dépense son dernier sou. Que de gens ne dînent pas le jour de l'an pour offrir des étrennes à tous ceux qui leur sont chers ! Touchante habitude, qui étonne presque dans un siècle si froid et si égoïste ; mais, le premier de l'an, n'est-il pas convenu que tout le monde sera bon, aimable et charmant ?... On ne s'aborde qu'avec des sourires, des bénédictions ; on oublie ses inimitiés, on embrasse amis et ennemis ; on souhaite à tous longue vie, bonne santé, bonheur parfait, c'est le paradis sur terre... D'où vient cette bonne humeur ? dis-tu. C'est que nous avons tous à cœur de bien commencer l'année nouvelle ; car, en voyant l'autre expirer, qui de nous n'a fait quelques graves réflexions, quelque salutaire retour sur soi-même ? Une année qui s'achève, c'est un pas de plus dans la vie, dans cette vie qui court si rapidement... Comment ne pas se demander si on l'a utilement employée, si on en a profité pour devenir meilleur ? Hélas ! ma chère amie, que de jours et d'heures perdues que nous ne reverrons jamais ! Où est le bien que nous avons fait ?

Où sont les mérites que nous avons amassés pour notre vie future? Sans doute, nous sommes encore bien jeunes, nous avons du temps devant nous; mais si nous attendons d'être vieilles pour devenir bonnes, douces, patientes, charitables, n'attendrons-nous pas vainement? C'est enfant, c'est jeune fille qu'il faut nous façonner à ces vertus, qui sont le plus grand charme d'une femme, et nous font chérir et bénir de tous les nôtres. La vie nous est si facile maintenant! profitons-en; formons-nous, à l'ombre de la famille et dans le calme qu'on y goûte, un caractère serein, une humeur aimable, une volonté à la fois souple et forte, qui plie devant les autres et résiste à soi-même. C'est Dieu, n'en doute pas, qui nous inspire ces sages résolutions; que notre première pensée, en nous éveillant le jour de l'an, soit donc pour lui: prions-le avec ferveur de nous aider dans notre plan de réforme, puis courons embrasser nos chers parents, et que ce baiser plein de tendresse leur dise nos regrets pour le passé, nos déterminations pour l'avenir; car la meilleure manière de répondre à leur affection, c'est d'être telle que leur cœur nous désire. Voyons si nous avons bien pensé à cela en préparant nos présents pour ces bons parents. Sais-tu ce que Florence et moi nous offrons à nos mères? D'abord chacune un col, que nous avons brodé d'après un dessin de notre journal; et puis... devine... voilà la surprise... Depuis quinze jours nous travaillons en secret à habiller chacune une petite fille, choisie parmi les familles malheureuses que nous visitons avec nos mères. La toilette de nos enfants est fort simple, comme tu penses, mais elle est chaude et solide. Jupon de laine noire, robe de flanelle gros bleu, bon châle, petit col et bonnet de jaconas... Si tu savais comme ces chères petites se trouvent belles, comme elles sont émuës et joyeuses quand nous leur essayons ces modestes vêtements!... C'est que les leurs étaient si misérables! Pauvres enfants! à peine si leurs petits membres étaient couverts; maintenant, du moins, elles seront à l'abri du froid, et leurs mères ne pleureront plus en les regardant... Nous nous faisons une fête de leur étonnement, de leur bonheur à la vue de leurs filles ainsi transformées, et il nous semble aussi que nos mères nous embrasseront de bon cœur quand nous leur amènerons par la main nos petites protégées, habillées de pied en cape... Il est vrai que cette grosse dépense nous oblige à économiser sur nos autres achats; mais ne vaut-il pas bien mieux dépenser son argent à faire des heureux qu'à acheter mille bagatelles dont on se passe facilement? L'étréne du pauvre, c'est la plus respectable, celle qui doit passer la première; et Florence ne se plaindra pas, j'en suis sûre, si, au lieu d'un bracelet de cheveux richement orné, je lui en donne un tout simple... Mais, chut!... la voici. Tu arrives comme une bombe, ma chère.

— C'est que j'ai deux nouvelles à t'annoncer, dont une va te remplir de joie.

— Et quoi donc?

— Je t'entends souvent te désoler des infidélités de ta mémoire: eh bien, je l'annonce qu'on a trouvé le moyen de rendre les mémoires infailibles.

— Et qui a fait cette belle découverte?

— Un M. Hermann Hott, que je viens d'entendre à la salle Sainte-Cécile: une séance des plus curieuses.

— Vraiment... Et qui est-ce que ce M. Hermann Hott?

— Un homme étonnant, qui fait des prodiges de

mémoire et donne à chacun le secret d'en faire autant, dit le programme.

— Un programme menteur comme tous les programmes, sans doute.

— Qui dit cela, ma chère? qui doute du savoir de notre professeur? Pendant deux heures il nous a harangués de la plus belle façon; jamais de ma vie je n'ai entendu de choses si étranges; te dire si elles étaient instructives, n'est pas, par exemple, en mon pouvoir, car le tout était en allemand, ce qui ne laisse pas d'être assez incommode pour un auditoire français... Nous nous regardions tous comme les dindons de la fable de Florian; et notre homme n'avait en effet oublié qu'une chose, c'était d'éclairer sa lanterne.

— Et pourquoi ce M. Hermann, qui a la mémoire si heureuse, ne commence-t-il pas par apprendre le français, précaution assez nécessaire, il me semble, pour parler à des Français?

— C'est, apparemment, que sa mémoire, qui ne fait que des prodiges, ne saurait s'abaisser à un exercice aussi vulgaire; à nous d'apprendre l'allemand si nous voulons pénétrer ses merveilleux secrets.

— Bah! secret d'être incompris et incompréhensible; laisse donc, passons à ton autre nouvelle. Est-ce encore une mystification?

— Non, Jeanne, il s'agit d'une chose rare, trop vraie pour l'honneur des Françaises. Nous sommes perdues, ma chère, dans l'esprit des nations, nous ne sommes plus dignes de marcher à côté des filles d'Albion.

— Où en veux-tu venir?

— Tu ne sais pas que les dames anglaises envoient à nos armées d'Orient un formidable renfort, un renfort de plum-puddings; et pas une de nous n'a encore songé à mettre les mains à la pâte pour nos braves soldats... Tu m'avoueras que nous ne pouvons ainsi nous laisser dépasser par nos alliées; c'est bien assez qu'elles aient l'initiative. Mais, voyons donc, qu'est-ce qui pourra rivaliser de *deipoids*, de consistance, de durée avec le plum-pudding? Je m'en vais feuilleter nos journaux, et tâcher de découvrir quelque chose dans la partie qui traite de l'art culinaire.

— Voilà un beau zèle tout patriotique, que j'admire et que j'approuve, Florence; mais, avant de faire de la pâtisserie, faisons donc un peu de broderie, je t'en prie. Voyons notre planche.

N° 1, Manche pagode.

— Est-ce qu'on porte encore des manches pagodes?

— Sans doute, pour toilettes habillées, ce sont toujours les préférées; les bouillons, quelque élégants qu'ils soient, ne le sont jamais autant, à beaucoup près. Ce dessin se compose de plumetis, que tu broderas avec du coton très-fin, ce qui ajoutera encore à la délicatesse du dessin; les pois légèrement bourrés, ainsi que le bord des roues, et le feston feuille de rose.

2, Bande guipure, plumetis et feston.

3, Garniture anglaise, pouvant servir pour bas de jupon, pour garniture de couvre-pieds, etc. La broderie au plumetis, remplaçant la broderie anglaise, donnerait à ce dessin un aspect plus nouveau et plus riche; dans tous les cas, l'intérieur de la marguerite devrait toujours être en broderie anglaise, et le feston du bord feuille de rose.

4, Col d'enfant de trois à quatre ans, sur nansouk et ouvert par derrière; ce dessin doit être brodé au feston, mélangé d'œilleux, pois et feston sur mousse-line.

5, 6, 7, Ces trois dessins sont les médaillons que je

t'ai annoncé le mois dernier, et avec lesquels il est convenu que notre amie composera tout ce qui lui plaira, bonnets, mouchoirs, et même canezous, si sa patience le lui permet.

— Pourquoi pas ? rien ne coûte, dit-on, pour être belle, et ces canezous sont si jolis, ils siègent si bien, que notre amie aurait tort de reculer devant un peu d'ouvrage.

— C'est vrai, j'en ai vu de charmants, car ce n'est pas une mode toute nouvelle que ces corsages à médaillons ; mais on en porte beaucoup cet hiver pour petites soirées et diners. Les jeunes femmes adoptent généralement les canezous en dentelle noire ; les dentelles sont tantôt séparées par des velours, tantôt par des rubans noirs ou de couleur, posés à plat ou ruchés. Ces canezous se mettent le plus souvent sur des corsages décolletés et à manches courtes ; ils sont, à mon avis, d'un charmant effet, lorsque la robe est de couleur claire.

— J'approuve cette restriction ; car la dentelle noire sur une étoffe foncée, c'est bien dur au visage. Du reste, en voilà assez sur ce sujet, puisque les corsages de dentelle noire ne sont pas du domaine des jeunes filles.

— Tu te trompes : notre ambition peut aller jusqu'à, sans trop déroger à la simplicité, pourvu que nous en passions par une foule de modifications. Toi, celui-ci te paraît-il trop élégant ?

— Non, certes ; mais il me fait envie.

— Eh bien, je l'ai fait moi-même, et voici comment. J'ai d'abord pris du tulle noir à mouches ; sur ce tulle, j'ai taillé avec un de mes patrons un corsage montant, plat et fermé devant jusqu'au cou ; sur le bord des basques, qui sont assez longues, et sur les devants, j'ai posé un velours (n° 5) bordé d'une petite dentelle. Au-dessus de ce velours j'ai posé encore, mais alors en forme de grecque, neuf rangs de petits velours, tout ce qu'il y a de plus étroit (n° 1). Cette grecque, haute à peu près de huit ou dix centimètres, courant sur les basques, remonte aussi sur les deux devants ; puis, ensuite, j'ai fait des bretelles avec un large ruban de velours, bordé de dentelle ; j'ai placé ces bretelles un peu dans le genre de celles en ruban rose, représentée sur notre gravure de ce jour, avec cette différence que les pans de devant tombent d'aplomb sur la jupe, et que par derrière les bretelles se terminent par un nœud de velours bordé de dentelle et à bouts flottants ; les manches se composent de deux bouillons très-bouffants, séparés par un velours (n° 5) bordé de dentelle, et elles sont terminées par deux garnitures rappelant le velours et la grecque du corsage, mais en plus petite proportion.

— Tu es bien adroite, Jeanne ; je te fais compliment, tu peux être fière de ton œuvre !

— D'autant plus fière, que, tout compris, ce corsage ne me coûte pas plus de trente francs, et encore m'a-t-il fallu acheter la petite dentelle. Mais, comme nous voilà loin de nos médaillons ! J'ai, il me semble, oublié de te dire que ces trois dessins doivent être brodés au plumetis, avec mélange de guipure, de feston et de cordonnet mat ; les croix l'indiquent la position de la valenciennes, qui est retenue d'un côté par un feston, et de l'autre par un cordonnet mat, à moins qu'il ne te soit plus commode de faire un second feston.

8, *T. D.*, feston, ou plumetis.

9, *E. G.*, plumetis.

— Où prends-tu ton 9 ? moi, je vois un 6 aux lettres *E. G.*

— C'est vrai, c'est une bévue de l'imprimeur.

10, *Aména*, plumetis.

11, *Justine*, plumetis.

12, *Elise*, plumetis fin.

Ici finit la petite édition.

13, Garniture, plumetis, guipure et feston. Ce charmant dessin, à jours, et, par conséquent, très-clair, est d'une élégance extrême pour des robes d'enfants, des taies d'oreiller, des pantalons, etc.

14, Écusson représentant un papillon.

— Un papillon qui a des cornes comme un diable.

— Il faut bien, méchante, qu'elles soient en proportion de ses larges ailes ; du reste, libre à toi de les broder plus minces ; tout le dessin se fait au plumetis ; des œillets aux lettres *A. D.*

15, (1) Col mousquetaire, plumetis, guipure et jours. Autour des carrés, mets de la valenciennes ou du tulle à jours. Les petites croix placées dans les fleurs indiquent les jours.

16, Petite garniture pour objets de lingerie, tels que chemises de jour et de nuit, camisoles, bonnets du matin, etc. Ce petit dessin tout mignon se compose de plumetis et de feston.

17, Entre-deux, guipure, festons et plumetis, pouvant servir pour poignets de manches, brandebourgs de robes d'enfants, etc.

18, *Camille*, plumetis.

18 bis, *Coralie*, cordonnet fin et plumetis.

19, *Jeanne*, plumetis et jours.

20, Coin de mouchoir, plumetis fin, point d'arme, point de plume, œillets et feston dans le bord et jours dans le calice des fleurs.

— Faut-il adapter une dentelle à ce mouchoir, Jeanne ?

— Cela n'est pas indispensable ; mais il n'en serait que plus élégant et plus riche. Cependant, la broderie est par elle-même si jolie, que l'on peut très-bien, je te le répète, se passer de dentelle.

21, *V. C. J.*, œillets ou pois.

22, Écusson avec une couronne de comte, plumetis très-fin.

23, Manchette allant avec le col de la dernière planche du journal.

Tourne la feuille.

24, 25, 26, 27, Devant, petit côté, dos et manche courte d'un petit corsage de dessous que l'on met sur le corset. Bien des personnes portent habituellement ces corsages, qui conservent aux corsets leur fraîcheur. Réunis chaque partie de ce corsage par lettres alphabétiques ; l'entaille qui se trouve sous le bras, sur la ligne *F. G.*, l'indique l'endroit où la basque doit rester ouverte. De chaque côté de cette ouverture et dans le bas, tu feras un petit ourlet ; dans le haut, tu placeras un entre-deux, une petite dentelle, ou un petit feston ; sur le devant du corsage on pose de chaque côté un large ruban de fil ; on ferme par des boutonnières ; les boutons doivent être plats, en percale. Il faut, pour ce genre de corsage, un mètre de percale en petite largeur. La manche courte doit toujours être garnie comme le haut du corsage.

28, Patron de fichu *minouka* pour enfants de trois à quatre ans ; tu en vois l'effet sur le croquis du n° 32. Cette jolie petite nouveauté, tout fraîchement éclose sous les doigts habiles de M^{me} Marie Soudant, se fait au

(1) Pour certaines feuilles, ce col est sous le n° 5, et Jeanne sous le n° 15 au lieu de 19.

tricot en laine de Saxe, dix fils, blanche ou de couleur; il en faut 50 grammes. Il te faut aussi deux aiguilles de bois de moyenne grosseur; sur l'une de ces aiguilles, monte 70 mailles; tu obtiendras ainsi la grande circonférence. Commence par faire une maille à l'endroit; après, fais une maille bouclée; pour cela il faut, au moment où tu passes avec la main droite la laine qui doit croiser entre les deux aiguilles, la retenir avant dans les trois doigts du milieu de la main gauche, tournant autour deux fois; puis alors tu la croises sur l'aiguille et tu fais une maille ordinaire à l'endroit; à côté, tu fais une maille ordinaire, puis une maille bouclée, et ainsi de suite jusqu'à la fin du tour (tu vois que cela n'a rien de bien compliqué). Le second rang se fait aussi à l'endroit, mais sans boucles. Entre chaque rang bouclé il faut toujours un tour uni; tu auras soin de contrarier les tours bouclés, qui en tombant l'un sur l'autre feraient confusion. Onze tours bouclés, séparés chacun par un tour uni, feront tous les vingt-un tours nécessaires pour que le fichu ait la grandeur voulue. Pour la forme, tu suivras le patron du n° 28, auquel tu pourras facilement te conformer, en faisant aux deux tiers de ton ouvrage des diminutions égales de chaque côté des épaules. Le tour du cou se termine par vingt-six mailles. Si tu fais ce petit fichu, ce rien on peut dire, en laine blanche, et que tu le doubles de satin rose ou bleu, je t'assure que tu seras ravie de ton ouvrage. A l'encolure tu placeras un petit cordon de laine terminé par des glands, et tu t'en serviras pour nouer le fichu autour du cou de ton petit neveu; tu verras le joli effet qu'il fera, et comme la maman sera contente.

29-30, Moitié et bande des côtés d'un sac aumônière, sac à argent, sac à commissions, sac de voyage; moi je dirai sac ridicule, car ces nouveaux sacs ressemblent tout à fait à ceux que nos aïeules appelaient ainsi; seulement je doute qu'elles les aient jamais portés aussi élégants qu'ils le sont maintenant. Pour faire celui-ci, qui est un des plus simples, choisis du canevas pénelope du n° 24, ayant 60 centimètres de largeur, fais-en couper 35 centimètres; cherche ensuite parmi des dessins de tapisserie un petit bouquet de fleurs que tu broderas au point recouvert, faisant les couleurs foncées en laine et les couleurs claires en soie. Je pensais te donner à cet effet un ravissant bouquet de marguerites; mais notre malheureuse planche petit format ne me le permet pas, ce qui prouve que bien souvent l'intention ne suffit pas; enfin tu l'auras le mois prochain, et si tu es trop pressée de faire ce sac, tu remédieras à la chose ainsi que je viens de te le dire. Pour le fond, je te conseille de le faire à l'ancien style, en perles rocaille d'un blanc opale, afin de lui donner ce petit air rococo tout à fait à la mode. Les deux côtés se font ordinairement pareils, mais on peut également changer la couleur du fond et la disposition du bouquet. Les deux bandes des côtés, qui sont le plus souvent en maroquin, seraient, à mon avis, plus jolies si on les faisait en perles sur canevas. Ces sacs se doublent en peau; dans l'intérieur on fait plusieurs poches. La monture en acier varie de prix, suivant l'élégance que l'on veut lui donner. Il faut pour cet ouvrage 200 grammes de perles, ce qui coûte 2 fr. 50 c., 1 fr. 50 c. de laine et soie, et 75 c. de canevas.

Ce genre de sacs se fait encore en velours, en tapisserie ou au crochet.

— Tu oublies de dire, Jeanne, que de nos jours les hommes portent aussi les sacs ridicules, ce qui certes

eût été très-ridicule du temps de nos grand'mères; mais maintenant tout est permis en fait de confortable à ces messieurs; ces sacs pour hommes sont moins coquets que les nôtres: ils se font en casimir ou en maroquin brodé en soutache ou en soie au passé. Ceux en peau unie sont d'une grande distinction; pour nous je préfère quelque chose de plus élégant, de plus soigné, de plus femme enfin.

31, Croquis du sac que tu nommeras comme tu voudras. Le dessin du bouquet de fleurs ayant été oublié, notre croquis ne rend qu'à demi le joli effet de l'ouvrage.

32, Effet du fichu minouka dont nous avons parlé plus haut.

33, Ecusson. Il se fait au plumetis fin, au point d'armes, avec mélange d'œillets ou de pois.

34, Marie, cordonnet mat, plumetis ou feston simple.

35, Étoiles au crochet, avec lesquelles on peut faire des dessus de table, des couvre-pieds, etc. Elles se font en coton fil d'Irlande, n° 15, ou bien en laine de couleur et cordonnet de soie. C'est ainsi que l'on recouvrira la chancelière du n° 36.

Avant de t'expliquer la manière de faire ces étoiles au crochet, je crois très-prudent de te rappeler la signification de quelques termes employés pour ce genre d'ouvrage.

UNE BRIDE, c'est jeter une maille sur le crochet, passer le crochet dans la maille du rang inférieur en le prenant par dessus; reprendre le fil, le passer dans cette maille; jeter le fil sur le crochet que l'on passe dans deux mailles seulement; jeter le fil et repasser dans deux mailles.

UNE MAILLE EN L'AIR, est le point de crochet ordinaire qui fait l'effet de point de chaînette et qui ne se rattache pas au rang inférieur.

UNE DEMI-BRIDE, c'est passer le crochet dans la maille du rang inférieur, sans jeter le fil sur le crochet, ce qui fait que l'on ne passe qu'une fois dans deux mailles.

Pour faire une DOUBLE BRIDE, il faut passer le fil deux fois sur le crochet, et pour une triple bride trois fois.

Ceci bien compris, exécute-toi, et commence ton étoile en montant 8 mailles chaînettes; pique la première maille à la dernière, ce qui forme un rond; autour de ce rond, fais 16 brides, laissant entre elles une maille de distance et prenant la maille entière du rond. Ceci forme deux rangs; au 3^{me}, une bride entre chaque maille du rang précédent, et entre chaque bride trois mailles en l'air.

4^{me} RANG. Une bride entre chaque bride des trois précédentes, laissant entre ces brides cinq mailles en l'air.

5^{me} RANG. Pour faire ce premier feston, il faut, dans la première maille en l'air, faire une demi-bride ou maille simple dans la première maille en l'air du tour précédent, puis à côté 2 brides, une double bride, 2 brides et une demi-bride. Passant par dessus la maille de la bride du rang précédent, tu recommenceras un second feston, et ainsi de suite, tout le rang.

6^{me} RANG. Fais six mailles en l'air, pique le crochet dans la maille qui forme le creux du feston du rang précédent, puis 6 mailles en l'air et ainsi de suite.

7^{me} RANG. Demi-bride dans la première des six mailles en l'air. A côté une demi-bride, une bride, deux doubles brides, une triple bride, deux doubles brides, une

bride, deux demi-bridés; continuer ainsi jusqu'à la fin.

Pour la petite étoile, fais d'abord un rond de huit mailles en l'air; autour de ce rond, fais cinq boucles composées chacune de sept mailles, et puis sur chacune de ces boucles fais (en prenant toujours toute la maille) une demi-bride, deux brides, deux doubles brides, une triple, deux doubles brides, deux brides, une demi-bride. Continue de même sur l'autre boucle, passant toujours par-dessus la maille qui se trouve au dessus de la bride du rang précédent. Tu vois que ce dessin, pourtant fort joli, est facile à exécuter.

Il est inutile, je crois, de t'expliquer la façon dont tu dois placer ces étoiles grandes et petites; tu les disposeras sur une table, puis tu les replaceras de même sur la chancelière; on les joint par un point noué qui disparaît facilement sous les mailles du crochet.

36, Modèle de la chancelière; nous placerons d'abord sur une doublure de satin l'ouvrage au crochet que nous avons fait d'après l'explication du n° 35. L'intérieur de la chancelière doit être garni d'une peau de mouton ou de *chat*, ou bien, ce qui est plus élégant, d'une fausse hermine; dans ce dernier cas, l'hermine en rabattant sur l'extérieur formerait la garniture du tour de la chancelière, autrement tu devras border l'ouverture d'une bande de peluche, ou d'une ruche de ruban de satin n° 12 de la couleur de la doublure, ou bien encore d'une ruche en laine peignée. Pour cela, prends de la laine de Hambourg 4 fils, ou de la laine anglaise 3 fils; tu auras ensuite un moule plat, large de trois centimètres à peu près, avec rainure, et tu feras un chardon de la façon dont on fait les fleurs en laine. Pour que la ruche soit bien fournie, il faut trente-deux bouts de laine; ensuite, la ruche finie, tu la peignes avec un peigne de fer jusqu'au moment où la laine, complètement détordue, devient soyeuse comme le poil des petits chiens havanais. Quelle que soit la garniture que tu choisisses pour orner l'ouverture de la chancelière, tu devras toujours, sur le milieu, placer un gros nœud de large ruban.

37, *Rose*, plumetis.

38, Bracelet en effilé marabout. Cette petite nouveauté, dont je t'ai parlé cent fois à propos de nos ornements de manteaux et de robes, s'emploie aussi comme bracelets et tours de cou. Ces sortes de bracelets, outre qu'ils sont jolis, ont l'avantage fort apprécié dans cette saison de préserver le poignet du froid. Ils sont chauds et agréables à porter. Afin qu'ils ne se défraichissent pas vite, on les choisit toujours de couleurs foncées, telles que le marron *carora* et noir, le bleu et noir, gros vert et noir, etc. Il faut, pour une paire de bracelets, 50 centimètres d'effilé; comme ils doivent se passer par la main, il faut placer en dessous un petit élastique noir; le bracelet une fois fermé, tu poses deux-petits glands, qui doivent pendre à l'extérieur du bras. L'effilé, dont on fait des tours de cou, doit être beaucoup plus gros, d'une longueur de 80 centimètres, sans élastique, bien entendu; les bouts se terminent par deux glands un peu forts.

39, Dessous de lampe. Imitation de corail.

Ce dessous de lampe est charmant, je ne saurais trop te le recommander; car il est d'une exécution bien facile.

Procure-toi de la soutache de laine d'un beau rouge, rouge corail enfin: il t'en faut à peu près 4 pièces de

25 mètres. Commence par les ronds; pour cela, fais sur deux aiguilles à tricoter, de moyenne grosseur, une jarretière composée de deux mailles que l'on tricote toujours à l'endroit: lorsque tu en auras tricoté une certaine quantité, tu en formeras 19 ronds; ces ronds qui composent le fond du dessous de lampe, ne sont point d'égales grandeurs, le rond du milieu doit avoir 3 centimètres de diamètre, 3 et demi le second rang, et 4 tous les derniers. Pour faire ces ronds, on doit coudre le tricot en tournant toujours; l'essentiel est de bien dissimuler les bouts sous chacun des ronds. Les ronds terminés, on les joint les uns aux autres par un petit point noué. Tu feras ensuite la bordure du tour du dessous de lampe dont le croquis de la planche te montre l'effet, et encore il ne t'indique que très-imparfaitement combien toutes ces boucles, un peu inégalement faites, imitent les racines de corail.

Pour cette bordure nous allons suivre à peu près le système que je t'ai expliqué plus haut à propos du fichu minouka; mais avant il te faut faire une jarretière semblable à celle que tu as faite pour les ronds; seulement ne perds pas patience, car tu devras tricoter à peu près la valeur de trois pièces de soutache; ce travail, qui est le plus ennuyeux, une fois achevé, tu devras avec cette même jarretière tricoter sur les mêmes aiguilles une bande d'une longueur suffisante pour faire le tour du dessous de lampe, et c'est ici que je te rappelle l'explication du petit fichu; monte deux mailles et fais toute la bande en tricotant toujours à l'endroit, un tour simple et un tour composé de deux boucles. Cette bande finie, tu la couds autour du dessous, tu doubles ensuite le dessous de lampe d'une soie couleur corail; sous cette soie tu mets un carton qui donnera de la fermeté à l'ouvrage, et enfin tu dissimules ce carton par un second rond en soie ou en percaline. Les ronds du milieu pourraient être remplacés par un travail au crochet, mais à mon avis, cela ne serait pas à beaucoup près aussi original et aussi joli.

40, Écusson, plumetis fin, point sablé et jours.

41, *Agathe*, œillets et pois.

La coiffure *andalouse* dont tu as reçu le croquis le mois dernier se fait au crochet avec de la soie grège, noire pour les personnes qui ont les cheveux noirs, et blonde pour celles qui les ont blonds. Sur une longueur de 32 centimètres, fais quatre rangs, se composant chacun d'une maille en l'air et d'une maille double, contrariant les mailles doubles, travaillant très-lâche, et avec la soie simple.

Tu fais ensuite cinq autres rangs de la même manière, mais en arrondissant un peu la coiffure, qui forme ainsi une petite passe. Après, tu feras de la même manière (c'est-à-dire une maille double et une maille en l'air) une petite patte qui aura 8 ou 10 centimètres de large sur 3 ou 6 de haut; elle servira à réunir les deux côtés de la coiffure qui forme la passe et que tu auras légèrement arrondie; lorsque ces deux parties seront réunies, tu feras tout autour de la coiffure un petit feston mat, dans le genre de celui qui se trouve autour des étoiles de la chancelière (n° 35); la soie doit être double. Quant aux quatre tire-bouchons qui se trouvent de chaque côté, ils se font de la même manière, et sur un moule pareil à celui que nous avons employé pour les bonnettes.

Nous voici arrivées à la gravure de mode. — La toilette de la jeune femme, posée sur le premier plan, se compose d'une robe en moire antique, les

trois volants sont ornés de plumes plates dont je ne saurais te dire le nom, elles n'en ont point encore reçu; mais elles font de charmantes garnitures, car elles peuvent subir toute espèce de préparation, comme disposition et comme teinture. Sur le corsage et les manches se trouvent plusieurs rangs de ces mêmes plumes; la bande placée sur la poitrine se termine au bas du dos dans le pli plat du milieu de la basque; une seconde bande est posée à l'entournure des manches en forme de jockey. La chemisette et les manches pagodes sont en valenciennes avec application de plumetis: nouveau genre de broderie d'une richesse extrême. Aussi n'est-ce pas pour toi, ni pour moi, que je parle; mais la jeune *dame*, dont je te décris la toilette peut, de par ce titre, se permettre ce genre d'élégance. Du reste, nous tirerions partie de ce costume en substituant le taffetas ou une étoffe anglaise à la moire antique et en remplaçant les plumes par des velours ou galons de fantaisie. Quant à la coiffure, je vois que tu cherches à la comprendre et que tu n'y parviens pas; mais rassure-toi, ta curiosité sera satisfaite; non-seulement on te définira cette coiffure, mais on t'apprendra à la faire. — Tu as donc fait un cours de coiffure, Jeanne? — Non, ma chère, et c'est pourquoi je laisserai la parole à plus docte que moi. M. Croisat, qui connaît mieux que personne l'art de coiffer, puisqu'il l'a exercé de la façon la plus habile et a de plus composé des ouvrages sur ce sujet, veut bien t'initier à tous les secrets de son art. Je le laisse faire, et j'écoute la leçon, me promettant d'en faire mon profit.

HYGIÈNE DE LA TÊTE ET DESCRIPTION DES COIFFURES.

La coiffure est la partie de la toilette qu'il importe le plus à une jeune personne de bien étudier et de bien connaître dans toutes ses parties, savoir: l'*hygiène* et l'*art pratique*. La première de ces deux parties comprend les soins et l'entretien de la chevelure; la seconde, le tirage de toute espèce de raies de chairs ainsi que la construction de divers choux de coiffure, lesquels, disposés avec méthode, impriment à la jeunesse cette grâce charmante qu'on chercherait vainement chez les personnes inhabiles et peu soucieuses de leurs cheveux.

Nous ne prétendons pas cependant qu'il faille faire toujours des coiffures ouvragées et prétentieuses pour être bien; loin de là, car nous savons parfaitement que le *simple est l'ami du beau*; mais, nous sommes d'avis que toute jeune personne doit savoir bien entretenir sa chevelure, soit qu'elle se serve de peigne, de brosse, ou qu'elle la nettoie à l'eau athénienne ou avec toute autre préparation spiritueuse, et nous croyons même qu'elle doit être mise en état par des leçons d'un maître habile, et par des exercices souvent répétés, de faire parfaitement les raies de toutes les manières, afin que, les changeant souvent de place, la tête ne puisse jamais se dégarnir, ainsi que cela arrive quand on garde toujours la même division; il faudrait aussi que toute jeune personne sût relever ses cheveux proprement, faire un *casque*, un *huit*, un *naud* ou une *torsade*; qu'elle sût reproduire aussi le devant de coiffure le plus en usage, et faire proprement ce qu'on appelle des *bandeaux glacés*, car rien n'est plus joli à voir que des têtes de jeunes filles aux cheveux brillants et soyeux.

Afin d'être toujours certaine d'avoir une coiffure

qui sée bien, il serait bon que chaque jeune personne fût initiée dans l'art d'harmoniser les lignes de sa coiffure avec celles de son visage, alors elles seraient toutes arrangées avec cet ensemble qui charme, même dans les toilettes les plus simples.

EXÉCUTION DES COIFFURES.

Coiffure ornée d'un peigne d'écaïlle. — Pour se coiffer ainsi, on tire d'abord ses raies à l'aide d'un *séparateur* des cheveux, n° 6 (à petites pointes), ensuite on peigne les grands cheveux en arrière, les dirigeant jusque sur le bas de la fossette; on détache du centre de la chevelure une petite mèche qu'on natte en trois et serré; après cela on corde ses cheveux tout à fait au bas de la nuque, et arrivée à la sixième maille du cordage on détache un brin de cheveux pour lier la torsade, puis on relève son casque et on le fixe à l'aide d'un peigne, juste sur la petite natte fondamentale; avec l'excédant des cheveux on fait deux bouts de nattes, un qui garnit le côté droit, l'autre le côté gauche.

Pour la coiffure du devant, il suffira de crêper fortement les cheveux en dessus et de les rejeter en arrière en les roulant; ou bien, si l'on veut ménager ses cheveux, au lieu de les crêper à leur surface, on n'aura qu'à y placer une *bouffante crêpée* et à l'envelopper avec les cheveux naturels, ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes pour l'exécution de notre modèle.

Coiffure ornée de fleurs. — Pour cette coiffure: doubles bandeaux, la raie de devant doit avoir de 13 à 15 centimètres de hauteur, et la grande raie doit être tirée en angle sur le derrière de la tête, afin de laisser le plus de cheveux possible pour la formation des bandeaux. On parviendra sans peine à faire la raie de devant avec régularité, en employant pour cela le séparateur des cheveux, *Croisat*, n° 3, lequel, refendu dans le milieu et armé d'un poinçon, permet de tirer la raie d'un seul trait soi-même et sans hésitation. Pour la grande raie on prend le séparateur n° 4, on lui donne la forme qu'on veut donner à sa raie, on le pose sur la tête, et on sépare ses cheveux en deux coups de poinçon; un pour la droite et un pour la gauche.

Lorsque la distribution de la chevelure est faite on tord les cheveux de derrière et on en forme un petit huit, ou bien un colimaçon; ensuite on fend le cheveu du devant en travers, et l'on forme les doubles bandeaux en commençant par ceux d'en bas, mi-crêpés, mi-retournés. Pour établir ceux de dessus, d'un main on soulève un peu les cheveux, avec l'autre on crêpe fortement en dessous près des racines, ensuite on roule les cheveux en descendant, faisant faire aux rouleaux un mouvement fuyant vers le derrière des oreilles, où on les fixe avec des épingles. Ces rouleaux peuvent être faits sans crêpures, en faisant usage de bouffantes postiches dont nous avons parlé plus haut; nous dirons même que presque toutes les jeunes femmes qui ont adopté ce nouveau genre de coiffure se sont pourvues de nos bouffantes crêpées, ce qui ménage considérablement leurs cheveux. Ajoutons que ces mêmes dames s'étant exercées au tirage de raies par le moyen du séparateur, reposent leurs raies de chair en les mêlant chaque soir, et qu'elles ont ainsi des lignes bien tirées et parfaitement garnies.

Dans cette coiffure la pose des ornements est on ne peut plus facile: une touffe de fleurs disposée et

cache-peigne, et ayant par le bas trois longues traînées étagées, est posée sur le chou de derrière, et une branche légère est introduite par devant entre les deux bandeaux, où elle est fixée avec des épingles sur le crêpe. Les dames posent souvent des fleurs des deux côtés de la coiffure; nous conseillons aux jeunes personnes de n'en mettre que d'un seul côté; et même pour peu qu'on ait les traits délicats, de ne pas en mettre du tout, le cache-peigne étant d'ailleurs un ornement très-apparent.

Coiffure ornée d'un cache-peigne frisé. — Toute jeune personne aux traits réguliers sera bien avec cette coiffure, qui tient de la grecque, dont les bandeaux découvrent entièrement le front, et dans laquelle le chou, garni au centre de pointes frisées, fournit une chute de boucles qui donne de la grâce et du mouvement.

Exécution. — On attache ses cheveux avec un cordon, et, avec toute la masse, on forme une grosse corde à puits; après cela on pose un peigne fourchette en avant du cordon, et l'on place la torsade autour du peigne en forme de couronne. Si l'on a un cache-peigne artificiel on le frise à la main, puis on le fixe au milieu de la couronne; mais à défaut de cet accessoire on frisera le bout de ses cheveux.

Les bandeaux de cette coiffure de jeunes personnes sont faits d'une manière toute nouvelle : on les renvoie mi-relevés et bien tendus en arrière des oreilles, et on les crêpe fortement en dessous, à cette distance, afin de leur faire former la coque volumineuse qui encadre l'oreille et garnit la naissance du cou. Cette coiffure, vue de face, est on ne peut plus agréable pour les personnes qui ont de jolies oreilles, parce que celles-ci se détachent on ne peut mieux sur le bombé des bandeaux, surtout lorsqu'ils sont noirs ou bruns.

CROISAT,
Professeur de coiffure.

Revenons maintenant aux explications qui sont de notre domaine. La jeune fille a une robe de mousseline orientale; sur la jupe sont posés quatre grands volants, et sur ces grands volants s'en trouvent trois de hauteur graduée; sous cette jupe est un pardessus de taffetas; le corsage, plat derrière et froncé devant, est à peu près couvert par une de ces bretelles qui sont plus à la mode que jamais; celle-ci est formée par un large ruban, bordé d'une blonde; en dessous de la blonde, vers les épaules seulement, il y a une petite frange de plumes d'autruche retombant sur des coques de rubans posés en guise d'épaulettes et qui retombent leur tour sur une seconde frange de plumes; vient ensuite le bouillonné de la manche de la robe; le devant et le derrière de cette bretelle se terminent par un grand rosette; celui seul du devant a de longs bouts bordés de blonde. Une petite valenciennne entoure le décolleté du corsage. Je te recommande cette robe, elle est simple, fraîche, légère, gracieuse, et réunit toutes les qualités pour former une charmante toilette de bal. S'il te restait de l'année dernière des robes de taffetas ayant perdu leur première fraîcheur, tu pourrais facilement les rajeunir et même les rendre neuves en posant sur les volants d'étoffe des petits volants comme ceux-ci en gaze, en tulle, en crêpe, en tarlatane; ce serait charmant, et tu pourrais fa-

cilement et à peu de frais te donner le plaisir d'arranger toi-même cette toilette.

La petite demoiselle, placée sur le dernier plan, a une robe en velours de Paris, étoffe satinée et ayant une raie en travers, veloutée. Le plastron du dos et du devant est composé de valenciennes étagées; le revers, posés à gros plis plats sur les épaules seulement, se termine devant dans les plis de la jupe, et derrière dans un noeud fait avec l'étoffe de la robe. La chemisette, placée en dedans du corsage, est composée de tulle bouillonné; entre chaque bouillonné est un entre-deux de valenciennes; les manches longues, qui tiennent à la chemisette et qui remplacent celles de la robe, sont également en bouillonnés de tulle et entre-deux.

Pour la coiffure, je n'ai rien à ajouter aux savantes explications de M. Croisat. Tâchons de profiter de ses précieuses leçons, Florence, et quand nous irons au bal, nous n'aurons plus besoin d'attendre toute la journée notre coiffeur, ce qui nous fait acheter par trop chèrement quelques heures de plaisir. Je n'aime pas, pour ma part, quand je vais dans le monde, à devoir y penser en me levant et à déranger toutes mes occupations habituelles; je désire, au contraire, que rien ne soit négligé dans mes devoirs, et que personne ne souffre à cause de la distraction que je vais prendre. Autrement je n'en jouirais pas, et rien de si ridicule que d'être troublée, agitée, tourmentée tout le jour parce que l'on va le soir au bal. Certainement cela ne doit pas donner à nos parents le désir de nous y conduire souvent. Donc, ma chère, faisons nos robes nous-mêmes, coiffons-nous nous-mêmes, et nous ne serons point sous la dépendance des couturières et des coiffeurs, qui se font éternellement attendre.

— Moi, je suis sous ta dépendance pour le rébus; je n'y comprends absolument rien.

— Si tu avais lu la table des matières jointe au numéro de décembre, tu n'aurais plus à déplorer ta servitude.... A toi maintenant de me dire ce que tu penses de la potiche (1). Ai-je eu raison de la vanter?

— C'est toujours une grande maladresse, ma chère Jeanne, de vanter quoi que ce soit; il faut laisser chacun libre de son appréciation, rien ne rend si sévère que les éloges d'autrui. Ta potiche est charmante, les dessins en sont d'une exquise délicatesse, le coloris très-fin, eh bien! elle ne fera peut-être pas tout l'effet que tu crois, elle n'aura peut-être pas tout le succès qu'elle mérite, parce que ce n'est plus une surprise, et que depuis un mois les imaginations ont eu le temps de rêver des choses impossibles.

— Sans doute, Florence, si nous nous adressions à des esprits chagrins, toujours prêts à critiquer, à contrarier les jugements des autres, mais il n'en est pas ainsi de notre amie, et j'ai l'intime conviction qu'elle fera le plus gracieux accueil à notre potiche Sèvres, et trouvera que nous ne pouvons rien lui envoyer de plus joli pour étrennes.

— Alors, ma chère, nous serons toutes du même avis, et il ne nous reste plus qu'à faire des vœux pour que l'année 1855 nous trouve toujours ainsi unies de pensées et de sentiments, et apporte à notre amie tout le bonheur que l'on souhaite à ceux qu'on aime.

(1) On peut recevoir d'autres exemplaires de cette potiche, comme de celle d'octobre 1854, en envoyant au bureau cinq timbres-poste par exemplaire demandé.

ÉPHÉMÉRIDES.

7 JANVIER 1749. — NAISSANCE DE VICTOR ALFIERI.

Alfieri naquit, à Asti en Piémont, d'une ancienne famille. Il avait vingt-trois ans lorsqu'il commença à écrire; il ébaucha une tragédie, *Cléopâtre*, et une petite pièce, *les Poètes*, où il fit lui-même la critique de sa tragédie. Ces deux productions, jouées ensemble à Turin, eurent un grand succès, et dès ce moment Alfieri se dévoua tout entier à la culture des lettres. Il publia une traduction de *Salluste*, un *Traité de la Tyrannie*, des *odes*, et quatorze *tragédies*, parmi lesquelles on distingue surtout *Méropé* et *Saül*. Les chœurs de cette dernière pièce sont des chefs-d'œuvres de poésie lyrique.

Il épousa secrètement la veuve du dernier Stuart, de Charles-Edouard, le Prétendant; et il mourut à Florence, en 1803. Sa veuve lui fit élever dans l'église de Sainte-Croix un magnifique monument, exécuté par Canova : ce mausolée est placé entre ceux de Machiavel et de Michel-Ange. L'épithaphe en avait été faite par Alfieri lui-même.

Ce grand poète avait vivement applaudi à la révolution française; mais un voyage qu'il fit en France, au milieu des jours de la Terreur, glaça son enthousiasme : « Je connaissais les grands, disait-il, mais je ne connaissais pas encore les petits. »

MOSAÏQUE.

Levez les yeux en haut; considérez celui qui a créé les cieux, qui fait marcher dans un si bel ordre l'armée des étoiles, qui les appelle par leur nom; aucune ne lui est cachée, tant est grande la force, la puissance de sa parole.

ISAÏE.

Vivre, ce n'est pas seulement apprendre, c'est appliquer.

E. LEGOUVÉ.

Suffit-il, pour ne pas mentir, de dire vrai? Non, il faut dire tout le vrai.

MALESHERBES.

Quoi de plus brillant que le soleil? Et le soleil s'éteindra. Quoi de plus corrompu que la pensée de la chair et du sang? Mais cette pensée sera jugée.

Ecclésiastique.

La bienveillance donne plus d'amis que la richesse et plus de crédit que le pouvoir.

FÉNELON.

Sois droit ou redressé.

MARC-AURÈLE.

On doit faire consister le bonheur en aimer et estre aimé de son frère, et s'occuper sans cesse de faire quelque chose qui soit agréable à luy et qui luy soit preuve évidente d'un dévouement sincère et d'un attachement inviolable.

PLUTARQUE.

Je serais bien méprisable si j'étais méprisant.

Lettres de Fénelon.

Il est bon, plus souvent qu'on ne pense, de savoir ne pas avoir d'esprit.

MALESHERBES.

RÉBUS.

T I E N N E

